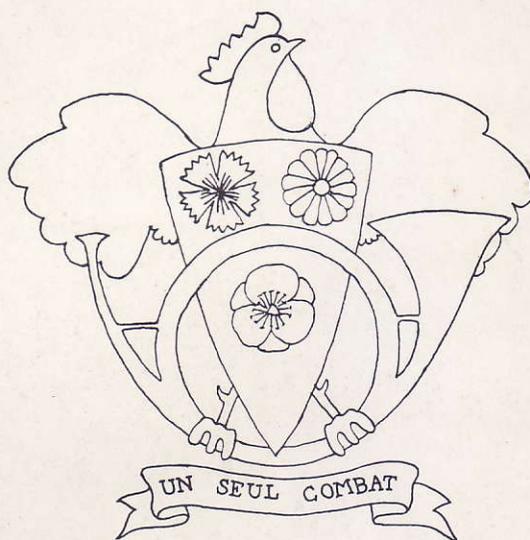


# LA FOURRAGERE



# BLANCHE

REVUE DE L'ÉCOLE MILITAIRE DES CADETS  
RIBBESFORD HALL

1<sup>ER</sup> numero

1<sup>ER</sup> octo. 1943



# FRANCE COMBATTANTE FORCES TERRESTRES EN GRANDE BRETAGNE

---

## ECOLE MILITAIRE DES CADETS

Le Chef de Bataillon BEAUDOUIN.  
Commandant l'École.  
Capitaine L de CABROL,  
Commandant en Second.  
Capitaine R. de L La JONCIERE,  
Directeur de l'Instruction Militaire.  
Lieutenant R. MOULIE,  
Commandant la Compagnie des Recrues.  
Lieutenant J. CHAMBON,  
Commandant le Peloton des Élèves. Aspirants.  
Lieutenant J. SOURIEAU.  
Lieutenant PICHON.  
St Lieutenant M. TARAVEL.  
St Lieutenant A. DESFORGES.  
St Lieutenant P. SAINDRENAN.  
Aspirant A. LEHRMANN.

Ribbesford, Sept 1943.

### **AOUT 1940.**

Au Pays de Galles deux centaines de jeunes Français ont été groupés, à la hâte, en un camp de boys-scouts. La plupart viennent de Bretagne et ont passé l'eau quand les premiers motocyclistes allemands atteignaient les petits ports de pêche. De Norvège, de Hollande, de Belgique, de Dunkerque, les réfugiés affluent. L'amitié anglaise a réservé un traitement spécial à ces adolescents de chez nous, trop jeunes pour rejoindre immédiatement l'armée. Mais il faut tout organiser, dans ce pays quasi désarmé, que menace l'invasion. Le rassemblement français autour du Général de GAULLE est à peine ébauché. En attendant qu'une décision précise soit prise à leur sujet, les jeunes Français errent à l'aventure, par les landes galloises, et vivent comme des trappeurs. Un premier tri se fait : les pêcheurs rejoignent les flottilles qui aident au ravitaillement de l'île-forteresse ; on va tenter de faire reprendre, aux lycéens, leurs études interrompues.

### **NOVEMBRE, 1940.**

Les étudiants vivent maintenant dans les communs d'un manoir du Surrey. L'installation est défectueuse, les professeurs manquent, les livres aussi. Et puis, tous ces jeunes ne sont pas venus en Angleterre pour bachoter. Ça ne marche pas. Le désœuvrement engendre la démoralisation. Les corvées de patates s'éternisent et les canadiennes, portées à longueur de journée, s'encrassent. Le soir, un blondin, coiffé d'un étrange calot, se juche sur une barrière blanche et soupire sa nostalgie dans un flûtiau au son fêlé. La seule distraction, c'est, la nuit, les grosses fusées lâchées par les Heinkel allemands en route pour Londres ; quelquefois, le coup de bélier d'une bombe qui cherche le camp canadien proche. Mais les Cadets indisciplinés offensent régulièrement les lois du blackout, et les voisins se fâchent.

### **JUIN, 1941.**

Dans une petite ville du centre de l'Angleterre, un défilé a été organisé en l'honneur de l'Armée qui demande à la Nation beaucoup d'argent pour acheter les armes de la victoire. Les marins viennent de passer, puis un détachement du Worcestershire Regiment, quelques tanks et les vétérans de la Home Guard. Un grand espace vide. La fanfare immobile, face à l'estrade où un colonel "prend le salut," interrompt brusquement la vieille marche des Grenadiers anglais et attaque "Sambre et Meuse", un Sambre et Meuse un peu cahoté, mais bien scandé

tout de même. Une petite troupe débouche, en uniforme de chasseurs alpins, fourragère et gants blancs, baïonnette au canon ; au premier rang, un fanion tricolore frangé d'or se balance au rythme du pas accéléré. Et cela suffit pour que s'impose à tous, dans cette bourgade si typiquement anglaise, la présence réelle de la France. De la foule, qui a regardé défiler ses propres marins et ses propres soldats avec un calme orgueil, une rumeur s'élève qui éclate en cris et en bravos. Sur son estrade, le colonel anglais raidit son garde à vous, salue d'un grande geste tremblant, et pleure.

L'Ecole Militaire des Cadets est née, depuis quatre mois ; les boys-scouts maraudeurs, les étudiants flâneurs sont devenus de fiers soldats.

### **15 SEPTEMBRE, 1943.**

La cinquième année de guerre est entamée. Trois promotions d'Aspirants sont déjà sorties : LIBERATION—BIR HACKEIM —FEZZAN et TUNISIE. A chaque dîner d'adieu la "Galette" a été pieusement chantée. Le blondin à la flûte sert quelque part, dans le Western Desert. Ses camarades sont dispersés sur toute l'étendue de l'Empire français, en Syrie, en Afrique du Nord, à Djibouti, au Tchad, à Madagascar, en Océanie. Evadés de France, ou venus de tous les coins du monde, de nouveaux jeunes ont pris, à l'École, la place de leurs jeunes anciens.

Désormais, grâce à la FOURRAGERS BLANCHE, l'Ecole Militaire des Cadets va tenter de s'exprimer. La persévérance et le dévouement des deux premiers animateurs le Cadet P. LEFRANC, et le Cadet A. BERNHEIM ont assuré la parution de ce premier numéro. Je leur souhaite, ainsi qu'à leurs collaborateurs, une franche réussite. Je souhaite que la lecture de cette Revue fortifie le lien fraternel qui doit unir tous les Cadets passés, présents et futurs, et exalte leur camaraderie d'armes, le plus beau sentiment que puissent éprouver les hommes soldats. Je souhaite qu'elle devienne une chronique exacte de notre vie en commun, et que nous puissions y retrouver de chers souvenirs quand les canons se seront tus et que les survivants se pencheront sur leur passé.

Je souhaite surtout qu'elle demeure comme un témoignage de ce que fut l'âme collective de cette Unité, à l'époque où les Français de bonne volonté, rassemblés pour les derniers combats, attendaient avec angoisse, avec espoir, la délivrance de la Patrie.

Chef de Bataillon, A. BEAUDOIN,  
Commandant l'Ecole Militaire des Cadets.

# LA FOURRAGERE BLANCHE

---

Directeur : PIERRE LEFRANC.

Rédaction : ANDRÉ BERNHEIM.

Adresser toutes les demandes à  
Ribbesford Hall,  
Bewdley, Worcestershire.

---

## No. 1

### SOMMAIRE.

	page
Le Commandant BEAUDOUIN: Présentation de la revue et de ses collaborateurs	2
LES CROISES	4
UNE PETITE VICTOIRE DANS LA GRANDE DÉFAITE (Raymond BANZET)	5
LE SPORT ET LA GUERRE	6
BATTLE DRESS No. 2	8
LA CASSEROLE	10
UNE MARCHÉ A LA BOUSSOLE (Lieutenant SOURIEAU)	11
PROMENADE EN BATEAU (Louis de FOSSARIEU)	12
LE SERGENT CORIOLAN (XXX)	14
LE JEU DE L'ABSENCE (Pierre LEFRANC)	16
LES LIVRES (André BERNHEIM)	29
SUR UNE ADAPTATION DE TURGUENEV (Pierre LEFRANC) •	31
DE FOURRAGERS EN FICELLE (Raymond VITTE)	35

## Les CROISÉS

Le rassemblement durait plus longtemps que de coutume. Notre Chef de Section avait plusieurs choses à nous dire, pas toutes agréables à entendre.

"Garde à vous !" . . .

Nous ne sommes pas très à l'aise, mais l'Officier change de ton :

". . . Comité National Français, Officiers, Sous-officiers et Soldats . . ."

Nous pressentons un peu la suite.

. . . Depuis quelques semaines l'Unité des Forces est réalisée. Nous sommes définitivement unis à l'Armée d'Afrique. Son Chef sera aussi le nôtre.

Pour nous, cependant, rien n'est changé et cet ordre du jour n'est pas un adieu. Certes, un grand nombre de nos camarades sont déjà partis rejoindre le Général en Afrique, et, bien que récemment arrivés en Grande-Bretagne, nous achèverons probablement notre instruction loin de celui que nous sommes venus retrouver. Au lieu de ses visites, nous ne recevrons plus que des télégrammes tels que celui-ci, et notre "tenue bleue", réservée aux occasions exceptionnelles, devra rester plus longtemps pliée dans les paquetages. La prochaine fois que nous le verrons, nous aurons probablement la tenue de campagne, les meilleurs d'entre nous à la tête de leur section.

Non, ce n'est pas un message d'Adieu. La prochaine revue sera la plus grandiose que le Général ait passée. S'il s'éloigne de nous pour le moment, c'est que la Phalange de Compagnons qu'il a réunie au moment de l'Armistice s'est épanouie en une puissante armée de Libération. Mais il a tenu à nous conserver notre étendard : "Vous serez toujours les Croisés de la Croix de Lorraine."

Jamais, nous n'avons pensé que l'emblème de BIR-HACHEIM et du FEZZAN pourrait être abandonné, car la Croix de Lorraine n'est pas un insigne qu'on décroche en changeant de régiment. Et si l'on ne peut songer à joindre à nos impérissables trois couleurs l'écusson le plus

glorieux soit-il, nous n'oublierons pas que c'est ce fanion qui a surgi auprès de notre drapeau lorsque les armées de la Liberté sauvegardaient sa pureté et son honneur.

Lorsque le Général GIRAUD vint à LONDRES— où les Cadets défilèrent devant lui— il dit son émotion de visiter le Q.G. où s'était affirmée la continuité de la résistance française. On me dit que l'immeuble se vide et que les bureaux, petit à petit, se transportent en ALGER ; mais je me demande si on a montré au Commandant en Chef la chambre où le Général de GAULLE avait fait venir la machine à écrire destinée à taper l'appel du 18 juin 1940. Sans doute, après la guerre, se souviendra-t-on de tout cela, mais il faut que l'on sache que nous ne nous considérons pas quittes en nous recueillant quelques minutes devant une plaque commémorative, ou en emmenant nos enfants saluer aux Invalides les drapeaux de LECLERC et de KOENIG. Sur le chemin de la Croisade, les pèlerins — entraînés par la foi de Saint Bernard — oublièrent, en combattant les Infidèles, et en pillant leurs villes, qu'ils devaient uniquement délivrer le tombeau du CHRIST. S'ils avaient la chance de rentrer, dans leurs domaines, des tapis précieux ou des vases d'or, une richesse nouvelle rappelait, seule, qu'ils avaient combattu pour une cause sacrée. Pour nous, qui venons de toutes les parties du monde, le Combat de la Liberté a l'aspect d'une aventure aussi passionnante que la Croisade de nos ancêtres. Il n'est pas un Cadet qui n'ait traversé plusieurs pays, plusieurs continents, que, dans son enfance, il n'eût pas même rêvé de connaître. Après cette halte à RIBBESFORD, nous reprendrons notre route, mais de cette expédition de la Foi nous ne retirerons aucun butin. A notre retour, nous savons que ce n'est pas la moindre tâche qui nous attend, et, pour l'accomplir, nous nous inspirerons de la flamme qui nous aura guidés, pendant la lutte.

"LA FOURRAGERS BLANCHE."

## UNE PETITE VICTOIRE DANS LA GRANDE DEFAITE

Dans la nuit du 13 au 14 Mai, 1940, l'escadron chars de reconnaissance du 14<sup>ème</sup> Régiment de Dragons portés, qui comprend encore sept chars ainsi que deux pelotons de motocyclistes, reçoit l'ordre de se porter à quelques kilomètres en avant du hameau nommé "HAUT LE WASTIA" qui est occupé par un fort détachement d'infanterie allemande.

L'approche se fait en utilisant une petite vallée. Au-dessus de nous passent, en sifflant, 75 et 77 qui se croisent. Nous arrivons à l'emplacement fixé vers minuit. Deux chars du 1<sup>er</sup> G.R.D.I chacun muni d'un canon de 37 (nos chars de reconnaissance ne possèdent que des mitrailleuses REBEL 7,5) se joignent à nous. La mission est précise : il s'agit de reprendre ce hameau aux Allemands, pour les retarder dans leur avance. Le caractère de chacune de nos missions a toujours été jusqu'ici de retarder cette progression inexorable. Durant toute la nuit, chacun veille, attentif au moindre bruit. Aucune lumière ; interdiction de fumer.

A l'aube, l'heure H est arrivée. Les chars, tous volets fermés, montent à l'attaque ; les motocyclistes en réserve suivent à bonne distance. Les quelques kilomètres qui nous séparent de "HAUT LE WASTIA" sont rapidement franchis. Nous abordons le village par le côté Sud. Les rues sont désertes, mais nous sommes accueillis, dès les premiers mètres, par une grêle de projectiles venant de toute part. Comme ce ne sont que des balles de fusils ou de mitrailleuse, à l'abri du blindage de nos voitures nous nous en moquons et nous commençons à riposter par un feu nourri sur toutes les ouvertures que nous apercevons. Nos mitrailleuses crachent à raison de 600 coups à la minute. Nous continuons à progresser à l'intérieur du village, sans réduire la cadence du tir. Nous arrivons ainsi sur la place de l'église où les deux chars du 1<sup>er</sup> G.R.D.I., tirant à bout portant de leur canon de 37 démolissaient un pan de mur de l'église où paraissait se tenir la plus forte résistance. En effet, par la suite, les tirs diminuent petit à petit ; toutefois, nous apercevons des fusées rouges qui montent vers le ciel. L'ennemi demande l'artillerie.

Sur ces entrefaits, les motocyclistes, ayant utilisé divers cheminements arrivent à leur tour sur la place de l'église. Le feu ennemi a cessé. Après une nouvelle salve de nos mitrailleuses, tirée dans la brèche faite par les 37, les Allemands jugent plus prudent de se rendre. Ils sortent de l'église, les mains en l'air, et nos mitrailleuses les tenant en respect les motocyclistes n'ont plus qu'à les "cueillir". Alors commence le nettoyage complet du village. Chaque maison est fouillée, une à une, par les "motards" que nous couvrons toujours de nos armes. Le travail terminé, nous avons fait une cinquantaine de prisonniers, dont un officier que notre Chef d'Escadron, sous l'aimable invitation de son revolver, emmène immédiatement au P.C. du Régiment pour interrogatoire, pendant que les motocyclistes se chargent du reste. Nous croyons l'affaire terminée quand, brusquement, des obus de 77 et de 105 se mettent à pleuvoir: C'est l'artillerie que l'ennemi a demandée, avant de se rendre. Il faut quitter, au plus vite, la place de l'église qui paraît être leur objectif principal. Nous démarrons sous les obus qui n'arrêtent pas de tomber, et allons stationner à la sortie du village.

Une heure et demie après, le feu cesse aussi brusquement qu'il a commencé. Est-ce un hasard miraculeux, ou bien devons-nous, cela au sang-froid et à la promptitude de la manœuvre ? Aucune voiture n'a été touchée. Seuls, les motocyclistes ont quelques pertes.

Durant toute la journée, nous restons en position d'alerte dans "HAUT LE WASTIA." Vers le soir, l'ordre de se replier arrive. Pour garder le village de nuit il faudrait, en effet de l'infanterie ; car nos chars sont une trop belle proie pour des fantassins ennemis qui, à la faveur de la nuit, pourraient s'approcher avec des grenades incendiaires. Notre infanterie se bat dans un autre secteur. Il ne nous reste donc plus qu'à nous retirer. C'est la rage au cœur que nous nous mettons en route. Une seule consolation ; la mission retardatrice a été accomplie, et il y a, là-bas, en arrière, cinquante prisonniers.

"Moteurs en Route !" Nous descendons vers de nouvelles missions.

RAYMOND BANZET.

## LE SPORT ET LA GUERRE (I)

L'entraînement physique tient naturellement une grande place dans notre programme et le Lieutenant MOULIE vient de nous dire pourquoi il veut y voir figurer la pratique des sports collectifs.

Dans tous les domaines, nous explique-t-il, le Français manifeste un individualisme : constructeur dans ses activités civiles, mais, parfois nuisible dans la guerre. Il n'est pas mauvais de le faire rentrer dans la masse, de l'intégrer dans un bloc. Dans un match de football, de rugby, on sélectionne en FRANCE des champions, non des équipes. En ANGLETERRE, il est rare de voir mentionner, après une partie, le rôle de tel ou tel joueur d'élite. La vedette est l'équipe toute entière. Chez nous, c'est tel "avant", ici "ailier", tel "trois-quarts" dont le nom apparaît au premier plan du compte-rendu. Cet individualisme est un sérieux handicap dans notre formation militaire, et nous tâchons d'y remédier par la pratique des sports collectifs.

Nous demandons alors au Lieutenant MOULIE comment, sur le terrain, se concrétise cette préparation au combat. Il choisit, comme exemple, le rugby.

En dehors de ses qualités communes à tous les sports collectifs, et qui se retrouvent dans le groupe et la section, le rugby est une excellente école pour le fantassin. On ne revient pas sur ses pas ; on n'avance pas en zigzag, comme on peut le faire au football, nuis il est nécessaire de foncer à corps perdu dans le moindre défaut de la cuirasse adverse. C'est d'abord, une infiltration qu'il s'agit ensuite d'exploiter à fond. Le joueur qui prend le ballon assume une responsabilité vis à vis de ses camarades d'équipe. Il se ramasse, bondit en avant et donne le coup de "han."

Le rugby nous prépare, également, au choc. C'est un aspect qui lui est spécifique. Le joueur se fait parfois plaquer rudement, et le Lieutenant évoque alors certains de ses souvenirs de matches où il n'était pas rare de demeurer cinq à dix minutes sans connaissance. On doit apprendre à réagir à ces chocs brutaux qui engendrent l'inquiétude et freinent l'élan, lorsque l'on en est remis. Il n'est pas seulement question d'adresse ou de coup d'œil, mais de réflexes, et, surtout, on ne doit laisser qu'une place réduite à la réflexion. Au rugby, comme au combat d'infanterie, il faut agir vite, droit et fort. Le fantassin doit compter encore plus sur lui-même que sur son armement. Au rugby, le joueur peut moins s'en remettre au ballon qu'au football. On ne parle jamais d'un beau coup mais d'une belle course, d'un beau jeu.

Le Lieutenant MOULIE ajoute qu'il ne saurait limiter ce développement au rugby, mais cet exemple lui paraît être le plus riche.

Généralement aussi, on arrive sur le terrain de sport à voir les hommes sous leur véritable aspect. Il est facile de donner le change partout ailleurs, mais, dans cette action du franc jeu, le jugement se précise.

Chaque joueur doit se plier à l'autorité de son capitaine. Chaque soldat doit obéir ... Dans l'intérêt de tous et de l'équipe, cette action personnelle doit disparaître pour l'exécution de l'ordre du chef. C'est une excellente chose, lorsque chacun de nous essuie un revers passager, sans se démoraliser ; car, même dans un combat victorieux, on n'avance pas toujours.

P. A.

## LE SPORT ET LA GUERRE (II)

### RENCONTRE DU JEUDI 19 Août, 1943.

La 5ième affrontait ce soir la 7ième. Ce match fut médiocre, aussi bien d'un côté que de l'autre. Le coup d'envoi donné à 20h.00. Dès le début, le jeu est décousu et sans grand entrain. Il est vrai que chacune des équipes a manœuvré pendant l'après-midi, et, qui plus est, les manœuvres du jeudi font suite à celles de trois jours consécutifs. On conçoit donc très bien que nos sportifs soient dans une forme plutôt lamentable. Peu à peu, pourtant, le jeu s'anime sans toutefois qu'une équipe domine vraiment. Au bout de dix minutes, la 5ième prend l'avantage et, après une descente rapide, ouvre le score en surprenant le "Keeper" de la 7ième.

La 7ième essaye de se secouer. Le résultat ne se fait pas attendre et PAOLI égalise, sur une main, par un superbe "Shoot" à 25 mètres des bois.

La partie continue et chacun semble se reposer sur ce premier résultat. C'est à qui évitera la balle ou feindra de ne pas la voir alors qu'elle se camoufle habilement dans un thalweg de notre terrain bosselé.

La première mi-temps se termine sur ce score.

Le temps d'allumer une cigarette, l'arbitre remet en jeu. La nuit tombe. C'est alors que la partie prend un intérêt tout nouveau. On cherche la balle. On ne la voit pas. On prend un défaut de terrain pour un tibia ennemi. On ne distingue plus que des silhouettes qui courent de droite et de gauche. Un "ailier" s'aperçoit, tout à coup, qu'il pousse la balle sous son "keeper" qui, lui-même, se surprend à "bloquer" des ombres. Il paraît que la 7ième a marqué un second but.

La partie se terminera là-dessus. Les deux capitaines sont d'accord pour apporter des torches au prochain match.

Retenons un nom de cette rencontre : celui de l'arrière gauche de la 7ième : BARBIER.

### LE MATCH DU DIMANCHE 29 AOUT.

Dimanche dernier s'est déroulée sur le terrain de l'école la rencontre depuis longtemps attendue qui opposait une sélection cadette à une équipe anglaise. Remarquons au passage que les supporters furent rares. Sans doute les fervents du ballon rond préfèrent-ils s'occuper d'autres rondeurs dans Bewdley, "Kidder" ou ailleurs. Enfin remercions l'adjudant TRESCASE qui a permis tout de même

de peupler la touche . . . avec quelques consignés. La partie s'engage sous l'arbitrage du Lt. SAINDRENAN qui ne consent pas à se démunir de la splendide vareuse bleue dont il a été doté pour l'occasion. L'équipe des cadets est composée de la façon suivante :

ALIX, BARBIER, SAVIGNY, LEGENDRE, HAYNE, FOULQUIES, CERA, PAOLI, VOLNY, CRAIPIN. Le premier quart d'heure est à l'avantage des Anglais. Bon jeu bien coordonné, entente entre les équipiers ; belles descentes mais BARBIER et SAVIGNY sont là. Ce sont pourtant les "Bleus" qui ouvrent le score ; ils ont réagi, la chance leur sourit. Mais les adversaires ne tardent pas à égaliser par un superbe shoot à plus de trente mètres des bois. Le jeu reprend très varié, attaques et contre-attaques sont rapidement menées; le jeu s'active, on remarque l'avant-centre de BEWDLEY, qui se démène et parvient à percer ; bien souvent les gorges se serrent, les deux équipes en resteront là jusqu'à la mi-temps. On respire cinq minutes, on discute. Sans doute les cadets manquent de cohésion, ils n'ont jamais joué ensemble. La sélection est bonne et chaque cadet pris séparément est supérieur à l'adversaire. Ce qui nous manque le plus, ce sont les demis. En effet la première ligne n'est jamais servie et la balle ne lui parvient que par hasard : il faut de l'entraînement . . . L'arbitre a sifflé ; chacun reprend sa place. Dès le début de la seconde mi-temps les cadets s'engagent à fond, ils veulent l'emporter. Un "cafouillage" malheureux permet pourtant aux Britanniques de réaliser un second but. La partie continue et les nôtres dominant mais manquent d'efficacité. Enfin après vingt-cinq minutes d'effort la balle arrive à VOLNY, il l'expédie d'une façon magistrale dans les filets adverses. Félicitons tout de suite notre inter droit qui a fourni une partie remarquable, talonnant sans cesse son adversaire, coordonnant son jeu avec celui de ses coéquipiers, dribblant correctement et sans abus, enfin disons que VOLNY fut le meilleur. La fin du match est assez terne, le jeu se ralentit ; de temps en temps une descente, mais sans fruit. Le score ne changera plus. Signalons que notre keeper ALIX a reçu un shoot en plein front; il ne s'est d'ailleurs pas arrêté pour cela et a continué à fournir jusqu'à la fin un jeu pour le moins correct. Il est à souhaiter que notre équipe s'entraîne car elle est appelée à se faire respecter.

ROGER EDME.

## BATTLE-DRESS No. 2

### LIBRE QUARTIER.

Sous cette rubrique nous vous présenterons quelques anecdotes de la vie de l'école. Cadets, ouvrez vos yeux, tendez l'oreille. N'importe quel incident de manœuvre, un épisode humoristique de la vie de quartier, de ceux qui égayaient les corvées, tout cela paraîtra dans cette petite chronique, Naturellement le plus grand anonymat doit être observé ; les initiés riront un peu plus fort, mais les autres s'amuseront aussi.

\* \* \*

Dans un camp où un groupe attend qu'il y ait de la place à l'école. L'officier instructeur, entouré de ses disciples, interroge. Un garçon vient de regagner sa place, le regard de l'officier se promène sur le groupe: certains, sûrs d'eux (ils sont peu) relèvent la tête en taquinant le sort, les autres, moins confiants en leur savoir, tentent de se dissimuler (le collégien reparaît) prennent une attitude brusquement affairée, ou ramassent par terre un crayon qui vient de tomber bien à propos. Enfin la foudre s'abat, il se lève et va au tableau. C'est le plus "bleu" d'entre nous, si je puis dire, car vraiment nous sommes tous très ignorants. Il vient d'arriver et malgré l'allure décidée qu'il affiche, tout cela : le levier d'armement et le lit au carré, tout cela est bien nouveau pour lui.

Notre instructeur le met devant une situation compliquée. C'est évidemment là son baptême du feu ;

"Marche d'approche non couverte sur un versant à contre pente, vous approchez de la crête militaire, les balles vous sifflent aux oreilles. Que faites-vous ?"

(Silence).

"Allons, réfléchissez. Dites-moi d'abord la formation du groupe."

"Eh bien, euh . . . mon Lieutenant . . . euh . . ."

"Décidez-vous, voyons, c'est urgent." "En ligne, mon Lieutenant."

"En ligne, en ligne, ça ne veut rien dire, formulez un ordre précis."

"Euh . . . je ne sais pas."

"Reprenez votre sang froid ; réfléchissez : vous êtes sous le feu de l'ennemi, le danger est grand, vous avez votre mission à remplir, votre groupe a les yeux fixés sur vous, vous criez l'ordre. Allez . . ."

L'interrogé, crispé au garde à vous, les lèvres blanches, bégaye un peu—puis crie d'une voix éteinte :

"FORMEZ LES FAISCEAUX."

\* \* \*

Une petite chose. Pour eux c'était une petite chose. Une simple petite erreur.

D'ailleurs ils furent très étonnés de la sensation provoquée par leur retour. C'était une simple erreur, somme toute. Ce n'était pas l'avis de l'irascible sous-officier qui devait présider le rassemblement.

**Scène I.**—Décor : la place du rapport. Nous nous étions innocemment groupés comme tous les jours. Tout allait bien lorsque suivant le regard de l'adjudant nous vîmes qu'il y avait malgré tout quelque chose qui n'allait pas. Ce qui n'allait pas c'était un vide, vide civil insignifiant mais vide formidable pour un rassemblement militaire. Les sections frémissent, ouvrent leurs yeux et leurs oreilles. Chacun imagine la catastrophe et se demande quelle sera la solution apportée par le caporal de section.

"Xième section, l'appel."

"Xième section, effectif trente ; présents sur les rangs, vingt-deux."

Ca y est ; l'adjudant s'avance. "Où sont les huit ?"

"Perdus, mon adjudant, ils ont décroché pendant la manœuvre."

**Scène II.**—Même décor deux heures plus tard. Les huit réapparaissent fourbus.

"Nous ne nous sommes perdus que de huit kilomètres."

Espérons que ce n'est pas chez l'ennemi.

\* \* \*

Un grand classique. Unité de temps de lieu et d'action : la cour . . . du quartier.

Il y a en scène un cadet de la plus pure époque et un sous-officier qui ne le cède en rien à ses ancêtres. Ce dernier est grave, attristé par le sens que prend la guerre.

Demander à des braves de récupérer des ordures !

Il veut manifester son dégoût de ces nouvelles formes guerrières ; il faut que bile s'évacue.

"C'est bien malheureux d'user tant d'essence pour ramasser cent sous de salvage."

"Mais" répond Tourlourou, "où voulez-vous alors qu'on mette les ordures ? "

"Y aurait qu'à creuser un grand trou." "Mais où mettrait-on la terre ? "

"Eh bien, y aurait qu'à creuser un trou plus grand."  
C'est une histoire vraie, mais si classique.

\* \* \*

Encore à propos des ordures. On les charge dans la camionnette. La conductrice a fait remarquer que la voiture était pleine et que si l'on déverse encore cette poubelle il y aura trop de charge. J'ai entendu répondre. "Il ne s'agit pas de mettre le contenant, mais le contenu."

\* \* \*



## BALLADE DES PIQUÉS.

J'enlève avec grâce ma chemise ;  
Je la plie en rond sous mon bras  
Et je m'avance pas à pas  
Vers la douloureuse surprise.  
Un infirmier, l'œil bienveillant  
Sourit à ma tenue épique.  
Mais du bout de son instrument  
A la fin de l'envoi il pique.

Horreur. Il emplit lentement  
Un tube plus gros qu'une anguille;  
Puis il prend une énorme aiguille  
Disposée sur du coton blanc  
Alors il ajuste le tout  
D'un mouvement antipathique  
Je crois qu'il fera un gros trou  
Si pour finir l'envoi il pique.

Il me manque une rime en orne  
Oh, tant pis, je m'en passerai,  
Car voilà qu'on me badigeonne  
Avec un onguent coloré.  
Une main que je sens sadique  
Me pince dans le haut du dos.  
Ah c'est dans ce bourrelet de peau  
Qu'à la fin de l'envoi il pique.

### ENVOI.

Major, quel furieux élan!  
Moi je reste là héroïque  
Puis j'entends un sinistre vlan  
Ca y est, O non de non, il pique!

LOUIS GEORGELIN.

\* \* \*

## LA CASSEROLE

Ah, voilà un sujet délicat. Je pense que ceux-là même qui rédigent les fameux motifs s'appliquent à les rendre les plus spirituels et les plus expressifs possibles. Ils veulent par-là, en maintenant une discipline indispensable, montrer qu'il n'y a aucune animosité de leur part dans la punition. Quand cela arrive, (nous sommes tous à la merci d'un retard à un rassemblement ou bien d'un fou rire), il n'y a aucune honte à être mis un peu brutalement dans le rang. Mais on nous l'a dit, il faut savoir payer en gentilhomme. Négligence ou bien franche plaisanterie, cela a un tarif ; il faut respecter la règle du jeu, on joue, on paie. Ceci dit, je ne veux ridiculiser personne. Tout le monde ici sait payer, donc tout est pour le mieux dans la plus parfaite des Ecoles Militaires. Chacun d'entre nous d'ailleurs peut passer demain à "la casserole." Après le petit compte réglé tout le monde oubliera. La justice a une si grande valeur que lorsqu'elle se manifeste simplement elle est respectée plus ici que partout ailleurs encore, car nous sommes des volontaires et notre discipline est librement consentie.

Et puis, qui aime bien châtie bien. Donc n'en parlons plus.

Certain des rédacteurs de ces motifs ont largement dépassé Courteline : je pense qu'on peut répéter leurs formules sans porter atteinte sous quelque forme que ce soit à leur autorité. Je tiens absolument à ce qu'il en soit ainsi, et si mon intention est trahie par les lecteurs je supprimerai cette chronique dans le prochain numéro, et comme vous allez le voir ce serait bien dommage.

Il y a toute une échelle et nous pourrions peut-être en exécutant la punition apprécier du fond de nous-même la qualité de la formule, en la classant sur le premier ou le dernier échelon.

J'ouvre ce livre d'or de la casserole par le plus spirituel d'entre tous : "Quatre jours de Salle de Police au cadet Tourlourou, pour avoir pris le cours des gaz pour le champ de bataille de Waterloo."

Voilà le motif étalon. Je vous propose de noter dorénavant en comparant avec ce petit chef-d'œuvre. Qui n'accepterait pas avec bon cœur une rectification qu'on lui présente sous une forme aussi parfaite ?

Sujet de méditation proposé : "Cadet Tourlourou vous aurez deux jours pour porter l'entre deux à la hauteur des genoux."

C'est tout.

\* \* \*

## UNE MARCHÉ A LA BOUSSOLE

Un ciel bas, parfois une averse. Une nuit de Novembre qui hurle, cingle et s'apaise pour repartir en tourbillons.

Quarante soldats, les pieds lourds, la capote trempée, ployant sous le sac, s'échelonnent le long d'un sentier.

Depuis deux kilomètres, on est au "sans cadence." Seuls, un pied butant sur un caillou, un juron étouffé, le sourd tintement d'une baïonnette contre un bidon, résonnent étrangement dans la nuit.

En tête marche le Chef de Section ; devant lui, une masse confuse que l'on doit bientôt atteindre : les bois qui dominent la Blies. Sur la rive sud sont établis les postes à relever.

Un coup d'œil au cadran lumineux de la montre : 9h.30, on approche du carrefour où doit attendre le guide.

Un dernier tournant. La pluie a cessé. A cinquante mètres, une lueur froide ; le goudron de la route, le carrefour.

"Halte ! Fusils, sacs à terre !"

Un soupir suivi du bruit mou des sacs s'abattant sur le bas-côté. Des chuchotements ; un bruit de gamelles ; quelques rires vite étouffés.

Le Chef de Section erre au voisinage du carrefour, fouillant fossés et taillis. Pas de guide !

Une demi-heure passe Là-bas, au bord de la rivière, la section à relever doit proférer quelques injures bien françaises, contre la section montante.

Une lumière bleutée danse, là-bas, sur la route. Est-ce une hallucination, une patrouille, ou l'approche de l'ange de la délivrance ?

Tout simplement le Chef de Bataillon qui s'enquiert, en termes choisis, de la présence ici et à cette heure tardive, de la "2 de la 3."

Renseignements pris plan directeur consulté ; azimuth fourni : la section s'enfonce, en longue colonne vacillante, dans la profondeur des bois. Le Chef de Section va, d'un pas incertain, l'œil fixé tour à tour sur les ténèbres hostiles et sur la phosphorescence incertaine d'une boussole à 3 francs 75. Derrière lui, semblables aux aveugles de la parabole, les hommes, accrochés au sac de leur devancier, avancent en titubant dans les fondrières. Que de ravins à contourner ; de barbelés à franchir ; de troncs d'arbres à enjamber ! Enfin, voici la lisière, et le pré qui descend à la rivière.

Reste à trouver le poste ; une patrouille part à droite, une à gauche, et longent le bois. Celle de gauche revient aussitôt. Nous étions à cinquante mètres des barbelés de la section, et ses guetteurs n'avaient rien remarqué.

Lieutenant SOURIEAU.

## PROMENADE EN BATEAU

Situons dans le vaste monde, ce petit bout de terre de 80 kilomètres de long sur 50 de large qu'est la Martinique. C'est une petite île des ANTILLES, baignée à l'est par l'Atlantique, à l'ouest par la mer Caraïbe. Au nord, c'est le canal de la Dominique ; au sud, celui de Sainte Lucie ; petite Antille anglaise dont on découvre, par temps clair, les hauteurs volcaniques. Ces deux canaux, points de rencontre de l'Atlantique et de la mer Caraïbe, forment ainsi deux étroits couloirs d'une cinquantaine de kilomètres où s'engouffrent la houle et le vent du large.

La Martinique si pittoresque dans ses paysages ne l'est pas dans ses villes et villages. La capitale Fort de France n'est qu'une ville banale, perdue au fond d'une rade magnifique. Et c'est ici que commence l'histoire :

Nous étions trois camarades au lycée de Fort de France : Roger GANTEAUME, Joël NICOL et Louis de FOSSARIEU. Joël, fils du Gouverneur Civil, avait presque dix-neuf ans ; Louis avait dix-huit ans ; Roger, pas tout à fait.

Ils étaient tous trois bacheliers de la première partie et préparaient ensemble leur philosophie.

La vie restait calme et tranquille, malgré un ravitaillement rare. Les restrictions étaient gênantes quoiqu'encore très supportables. On assistait, impassible et inutile, au drame de la guerre. Cette impassibilité, cette inutilité devenaient exaspérantes pour certains. Les trois amis étaient de ceux-là et voilà tout ! Etre condamnés à devenir des "fils à papa," c'est une pauvre solution.

Voilà pourquoi, le Vendredi 12 Février 1943, Roger, Joël et Louis, au cours d'une longue promenade, se promirent de s'aider sans réserve et décidèrent de passer à Sainte Lucie rejoindre les Forces du Général de GAULLE.

Une grande question se posait : trouver le moyen de traverser le canal de Sainte Lucie. Deux plans furent proposés—puis, rejetés. Le premier consistait très simplement à acheter un marin. La chose semblait facile. D'autres l'avaient déjà fait. Mais, quand il fallut trouver un homme sûr et capable, la question parut beaucoup plus complexe. A peu près impossible, du moins immédiatement, pour des étudiants, pris par leurs études. Il fallait pouvoir s'absenter quelques jours. Comment, alors, garder le projet secret ?

Il fut donc décidé de demander au Gouverneur NICOL, sous prétexte d'une partie en mer la vedette à moteur dont il disposait ; mais, à la demande de son fils, le Gouverneur répondit qu'il ne pouvait se permettre de gaspiller de l'essence, quand l'île en manquait.

Restait la baleinière du Gouvernement : c'était une belle embarcation de six mètres environ, bien montée en voiles et fort soignée. On avait la monture, ne manquaient que les marins . . . Les trois philosophes décidèrent d'en devenir, pour l'occasion. Il faut un début à toute chose.

Il fut décidé d'essayer la barque. On l'essaya le jeudi. Ce fut enthousiasmant l'embarcation paraissait solide et bien assise la manœuvre n'était pas si compliquée, après tout.

Un seul point demeurait encore irrésolu comment se débarrasser de deux hommes chargés de la surveillance et de la conduite de la barque ? On décida de laisser à l'inspiration du moment et à la Providence le soin d'en choisir le moyen. Faudrait-il les jeter à l'eau, à une distance qui les obligerait à une baignade de quelques heures ? Faudrait-il les ligoter, après les avoir assommés ? Pourrait-on éviter la bagarre ? On se procura un petit revolver de dame, ce qui était mieux que rien, mais on ne put lui trouver de munitions. Enfin, il pourrait toujours intimider nos adversaires.

Il s'agissait maintenant d'obtenir la baleinière, sans que Monsieur NICOL le sût. On téléphona au Capitaine du Port et on lui demanda de préparer l'embarcation pour le dimanche. On déclara que le Gouverneur était d'accord.

Entre temps, tous les papiers avaient été faits (carte d'identité, certificat de baccalauréat, etc.) ; de plus, on avait réuni 8.000 francs.

C'est ainsi que le Dimanche 21 Février, nos trois philosophes, après la messe, s'embarquèrent à 6h.30. Des deux noirs qui avaient charge de l'embarcation, l'un était terriblement fort : ce n'était pas de chance. Fort de France s'éloignait lentement. On se dirigeait vers le sud. Les trois jeunes gens avaient apporté quelques bagages. Ils firent croire aux noirs qu'ils contenaient des provisions. Ils hésitaient à brusquer la chose.

Sans doute le coup de surprise leur donnait l'avantage, mais cela leur répugnait. On décida d'employer la ruse.

On aborda une petite plage, à un mile du village des Anses d'ARLET. Les noirs furent invités à aller s'y restaurer, tandis que les trois amis déjeuneraient au bord de l'eau. Après quelques longues, très longues, minutes d'hésitation, ils acceptèrent et s'éloignèrent.

Ils disparurent. Alors s'engagea la seconde phase de l'aventure. Les trois marins d'occasion sautèrent aux rames. On frôla la côte. On tourna un éperon rocheux. On était hors de vue. Les voiles levées, on piqua tout droit sur Sainte Lucie qui se dessinait à l'horizon. Il s'agissait maintenant de s'éloigner vite, car les marins noirs pourraient s'apercevoir, d'un moment à l'autre, de la disparition de la barque. L'alarme serait donnée . . . gare aux vedettes et aux vieux "Loirs" de Fort de France . . . la perspective d'un repêchage n'avait vraiment rien de séduisant.

Au début, la mer fut mauvaise et le vent si dur que l'on dut ramener la misaine. La baleinière, qui n'était pas pontée, embarquait l'eau à tout moment. On n'était pas trop de trois. Il fallut monter le nez au vent. Les heures passaient et Sainte Lucie ne semblait pas approcher. La question des vivres et de l'eau se faisait plus gênante. Depuis la veille, on n'avait rien mangé et il était impossible, étant donné l'heure matinale du départ, d'emporter beaucoup de nourriture et de l'eau ; trois paquets de dix bananes séchées formaient les seules réserves. Ils avaient été balayés par les paquets de mer et gisaient au fond de la barque, noyés d'eau de mer et devenus immangeables.

Les heures passaient. On se relayait à la barre, toujours inquiets, croyant continuellement entendre le bruit d'un moteur. Les trois philosophes avaient abandonné leur famille, tout ce qu'ils aimaient, tout ce qu'ils avaient. Ils étaient fiers de l'avoir fait pour leur pays. Dans leur douleur, ils plaçaient leur orgueil.

Dans le courant de l'après-midi, le vent tomba un peu. La houle était maintenant plus large, plus vaste, mais moins hachée, et, de ce fait, moins dangereuse. L'eau embarquait moins, presque plus, même. Tout danger semblait écarté. C'était maintenant une succession régulière de crêtes et de creux. Certaines de ces crêtes atteignaient bien six mètres. Quand on était au fond, on ne voyait plus rien qu'un bout de ciel et deux énormes pans d'eau qui venaient bousculer la baleinière, sans trop la maltraiter . . . et l'on se retrouvait tout en haut, avec un horizon immensément agrandi, coupé en avant par la côte de Sainte Lucie, en arrière par celle de la Martinique.

Les heures passaient. Sainte Lucie s'était considérablement rapprochée. Les trois amis pensaient pouvoir arriver avant la nuit. Roger connaissait, très vaguement, le port de Castries, capitale de Sainte Lucie. On l'identifia bientôt à deux pylônes de T.S.F. plantés sur une haute colline.

Il devait être 6h.00 et l'on était à quelques quatre kilomètres de Castries, lorsque soudain le vent tomba, prenant, en même temps, une direction défavorable. Il parut absolument impossible d'atteindre Castries directement. L'île se présentait de biais. Faudrait-il essayer d'aborder l'extrême sud ? Cela demanderait une dizaine d'heures de route, et, avec de la malchance, on risquait de manquer la terre. La chose s'était produite : six évadés n'avaient jamais touché terre. Le problème des vivres et de l'eau devenait pressant. Cela faisait 24 heures de jeûne et de fatigue sous le lourd soleil antillais. Il fut décidé de tenter, coûte que coûte, la rentrée ; ou, du moins de s'en approcher. On dut tirer deux larges bordées, en serrant le vent le plus près possible. On avait remonté la misaine, non sans difficulté d'ailleurs, car la drisse était sortie de la poulie. La courageuse petite barque avançait péniblement. La nuit tomba. Sainte Lucie faisait, sur la mer sombre, une tache plus sombre encore. Castries était plongée dans le black-out et on se dirigeait au hasard. Le hasard fut heureux, car, en approchant, on distingua une petite lueur sur ce qu'on admit être la gauche de la ville. Peu à peu, en approchant de là, le vent se faisait plus faible. Bientôt ce fut le calme plat. Un projecteur nous balaya, à deux reprises, de son rayon brutal. On se mit à espérer de l'aide. On attendit. On baissa les voiles, devenues inutiles. Les projecteurs s'étaient éteints et la nuit s'était refermée sur nous. La barque se trouvait de nouveau enfouie dans l'ombre et le silence. On dut prendre les rames, et l'on se remit lentement en route, droit sur la petite lueur, seul signe de vie, dans la nuit. Les rames étaient lourdes et pesaient aux bras épuisés des jeunes marins. On dut ramer ainsi pendant plus d'un mile. Soudain, on se trouva arrêté par un filet anti-sous-marin. Il était alors 8h.30. Un petit vapeur y était amarré. On appela. Deux hommes se montrèrent, et, après explication, nous accueillirent à leur bord. Ils avaient la surveillance de la rade. Ils téléphonèrent à terre et annoncèrent l'arrivée de trois Français. On nous ordonna de gagner le fond du port. Une petite barque, montée par un homme, nous pilota. Il fallut reprendre les rames. Enfin, on touche terre. Nous

passons, tout d'abord, avec nos maigres bagages, devant le Harbour-Master ; puis à la Police Office, où, après une longue visite de nos paquets, une interrogation d'autant plus pénible que nos interrogateurs parlaient un langage totalement

différent, on téléphona à un oncle que Roger avait à Castries. Il était alors minuit. Cet oncle arriva aussitôt et ce fut chez lui que nos trois amis, gâtes et fêtés par tout le monde, attendirent à Sainte Lucie une occasion pour Trinidad.

LOUIS DE FOSSARIEU.

## LE SERGENT CORIOLAN

"Au retour, nous sommes attaqués par un M.E. 110 qui tire sur nous au canon de 1200 yards. A cette distance, nos mitrailleuses ne peuvent rien contre lui. Le mitrailleur arrière a dû être esquinté par la première rafale. On ne l'a plus entendu au téléphone. A la seconde rafale, deux moteurs touchés, tout le dessous de l'avion en flammes. Le "Skipper" donne l'ordre de sauter. Je saute le premier par la trappe, tête la première à travers les flammes. Je me retrouve en l'air, me balançant comme un idiot au milieu de la nuit et essayant de me retourner pour voir l'avion. Tout à coup, à plat ventre par terre, tenant toujours la poignée du "rip-cord." Immédiatement, un paysan passe avec son chien qui m'a senti et commence à aboyer. Je ramasse mon parachute, passe une barrière, cours à travers un pré et me jette dans un fossé avec six pouces d'eau dans le fond. Le paysan passe et puis revient avec son chien qui aboie toujours .. "the son of a bitch." Enfin, il s'éloigne. J'enterre mon parachute au fond du fossé. Je pars à pieds, et, au bout d'une heure, je trouve un village. Je me cache dans l'église et me couche derrière l'autel, enveloppé dans le tapis de l'autel. Je grelottais, malgré la marche fatigante, dans la combinaison et les bottes fourrées . . . "It must have been the shock."

Telles furent les circonstances, racontées par lui-même, qui me permirent de rencontrer le Sergent CORIOLAN, Canadien d'Outre-Atlantique que le hasard fit atterrir en Europe occupée. Il n'avait jamais appris le Français, qu'à l'école, et en parlait quelques mots avec un accent formidable. Il excita, dans la famille où il fut recueilli, un grand intérêt. On s'efforça de le comprendre et on le choya, car il était beau garçon et sympathique. Il but, à deux grandes occasions, du champagne : chose nouvelle pour lui. On le mena au cinéma et au théâtre. Il vit, je crois, "La Traviata" et en garda un souvenir émerveillé. Il me raconta qu'un de ces soirs-là, car il ne sortait qu'à la nuit, il accompagna dans une boutique ses nouveaux amis. Deux Allemands

entrèrent et "baragouinèrent" en mauvais français. "Je n'ai pas eu le temps de réaliser." Il leur montra la porte et leur dit : "Ploo looang, plooo looang! Jeeze, she had some nerve, that girl ! "

Cependant, CORIOLAN en avait un peu assez de fuir à la cuisine, toutes les fois que la sonnette se faisait entendre ; d'autre part, il n'avait jamais appris à utiliser les mégots : ce qui posait un problème tragique. Et, enfin, d'autres considérations entrant en ligne de compte on s'occupa de son départ. On lui trouva un grand chapeau qui cachait presque complètement son visage qui ne pouvait pas passer pour autre chose que celui d'un Américain. Dans le train, il se mit instinctivement dans les coins sombres et ça ne se voyait pas trop. Le plus dur, pour lui, fut d'abandonner ses splendides gants fourrés à crispins et sa torche électrique marquée R.C.A.F. On lui permet, pour ne pas lui faire de peine, d'emporter son briquet, marqué également R.C.A.F., à la condition expresse qu'il ne quitterait pas sa poche.

CORIOLAN côtoya des Allemands jusqu'à la frontière espagnole. Il n'eut pas le temps de se faire une opinion exacte sur ces gens. Pour se faire une idée, un habitant d'Outre-Atlantique a besoin d'exprimer verbalement des opinions successives. Cela lui était radicalement impossible car on l'avait qualifié de sourd-muet à la rubrique "Signes Particuliers." Les occupants se soucièrent peu de lui (heureusement), ce qui le tarabustait un peu ; il se dit qu'à la ligne de démarcation il devait sûrement rencontrer, animés d'intentions hostiles. Ce fut plutôt gênant : Il voulait absolument voir des casques boches dans tous les coins de terrain. Malgré de nombreuses alertes et des placages au sol, le passage s'accomplit sans dommage. Sauf, cependant, au moment vraiment historique où, voulant trop se presser pour franchir les barbelés qui marquaient la ligne, CORIOLAN mit les pieds dans un fossé plein d'eau. C'est vexant pour un aviateur.

Un jour, au petit matin, CORIOLAN aperçut un spectacle qui lui parut curieux et beau : deux villages dans la montagne, pleins de lumières. Il pénétrait dans un pays neutre.

L'accueil lui plut. C'est une délicate attention, à l'égard d'un bombardier de nuit, que deux agglomérations éclairées. Aussi entra-t-il en confiance en ESPAGNE. Hélas en FRANCE, nous ne sommes revenus que de deux siècles en arrière, et les contacts trop violents avaient été évités à CORIOLAN. Dans un pays qui en est resté au temps de Philippe II, il eut de grosses déceptions.

Il fut d'abord entretenu dans ses illusions, "Jésus ! they've got Diamond T. trucks in this country !" s'écria-t-il, en voyant un camion s'approcher de lui, sur la route ; mais, quand il fit le geste anglo-saxon caractéristique de l'auto-stop, le chauffeur lui fit un beau sourire et ne s'arrêta pas.

Ce fut une déconvenue - CORIOLAN avait faim . . . "Ce que je souhaiterais le plus au monde, en ce moment (dit-il), c'est de voir une belle BUICK s'arrêter près de moi et une belle fille en descendre avec un "hamburger" dans une main et un coke dans l'autre." (Coke est une abréviation de Coca-Cola.)

A la place de la huit-cylindres, arrivèrent deux individus coiffés de couvre-chefs bizarres, enveloppés dans une cape qui cachait leur fusil, bardés de buffleteries jaunes. CORIOLAN fut d'autant plus étonné de les voir l'accoster et lui demander ses papiers qu'il les avait pris pour des boy-scouts.

La continuation des contacts entre CORIOLAN et les gardes-civils fut marquée par une mutuelle incompréhension. Il parvint à se débarrasser de divers objets compromettants (dont hélas le briquet) et trouva "inefficient" et paresseux les sbires chargés de le garder. Les policiers trouvèrent qu'il manquait envers eux du respect qui leur était dû. Ce sentiment de respect, à peu près nul chez CORIOLAN, diminua encore le jour où il s'aperçut que les coiffures des gardes-civils étaient non en cuir bouilli (ce qui serait respectable) mais en toile cirée.

La vengeance des argousins fut cruelle : on fourra CORIOLAN en tôle. Il prit cela comme une plaisanterie d'abord: "Well, it's the first time I've been in jug, anyway !" Seulement, dans la cour de prison, avant l'incorporation dans les cadres résidents, il rencontra un autre Canadien d'Outre-Atlantique, appartenant lui aussi à la R.C.A.F. qui était là depuis sept jours. "Holy blue Jesus!" dit CORIOLAN, "I'll be crazy before I've been here a week." Heureusement que le confrère était là pour remonter le moral de CORIOLAN. Il venait du fin fond du CANADA de l'autre côté du MANITOBA, d'un pays où, l'hiver, le thermomètre reste tout près

de 0° Fahrenheit. Chez lui, il marchait dans la neige, bien chaussé de ses mocassins et ne savait pas ce que c'était que d'avoir froid aux pieds. Il avait fallu qu'il aille en Espagne, le pays du soleil, pour avoir un orteil gelé.

Ensemble, les deux aviateurs parlaient du pays, de la R.A.F., de leur entraînement, de leurs équipages. Quand on est Canadien, il est avantageux de faire partie d'une escadrille Canadienne, car on a le Coca-Cola pour rien ; quand on est affecté à la R.A.F. il faut l'acheter à la cantine. L'équipage du confrère était composé de gens qui ne fumaient pas ni ne buvaient ; les camarades de CORIOLAN au contraire, aimaient le tabac et buvaient sec les "double Scotch". Quand nous avons fini notre boulot sur "l'objectif" le Capitaine nous dit "Turn off the oxygen, boys, we'll have a smoke."

Au bout de quelques jours le confrère sortit de prison ; ce fut dur pour CORIOLAN qui s'habitua mal à la geôle espagnole à la paye des hommes entassés avec 9 pieds carrés chacun. Un soir, revenant de la chasse au poux, il me dit "Au CANADA c'est un délit puni de \$5 d'amende que de cracher par terre dans un lieu public" Le soir souvent il disait avec tristesse "We live and learn" ou bien, "Such is life in the Far North West where men are men and women are glad of it" ou encore "Such is life in the Far North West where men are men and women are double-breasted" Les jours de grand cafard il me parlait d'un de ses rêves ; "Quand j'aurai un peu d'argent je me ferai construire une maison au-dessus de la baie dans la montagne. Le soir, de la véranda, on voit le soleil se coucher derrière la ville; c'est bien beau."

Malgré le cafard, une chose l'amusa dans la prison, les Canadiens le considéraient avec admiration. Quand j'en parlerai aux gens là-bas, cette soudaine augmentation de la population du CANADA "will tickle them to death". Il manqua cependant de voir le côté tragique.

Je ne restai pas assez longtemps avec CORIOLAN pour constater l'effet décisif de ces épreuves et je me vois obligé de terminer ainsi cette chronique des faits et remarques du Sergent CORIOLAN. Mais je voudrais terminer sur celles de ses paroles qui m'ont causé la plus grande joie, par amour propre et parce qu'il y mit tout son cœur et toute sa sincérité : "Chez moi le prestige de la FRANCE a beaucoup baissé mais quand je reviendrai je leur dirai qu'ils se trompent."

XXX.

## LE JEU DE L'ABSENCE

"J'ai rencontré un homme que j'aime et qui désire m'épouser." Michel s'arrête de lire. Il est assis et la lettre est posée sur ses genoux.

"Il y a quelque chose de nouveau dans ma vie. Michel, vous méritez la franchise : j'ai rencontré un homme que j'aime et qui désire m'épouser."

ETRETAT, début de l'été 1939. Mes examens terminés, je suis dans le train. Ma famille et quelques amis sont à la villa, depuis plusieurs semaines déjà. Lorsque le poussif omnibus s'approche de la gare, lorsque les voitures commencent à cahoter brutalement sur les aiguillages, je me penche par la fenêtre et regarde le quai. Il est caché, en partie, par un wagon sur une voie de garage, mais j'essaie pourtant de reconnaître ceux qui sont venus nie chercher. Mes sœurs sans doute. Le train est presque arrêté maintenant. Pourquoi stoppe-t-il ainsi, dans la gare, près du château d'eau, alors que le quai est encore loin. Une portière s'ouvre et une jambe apparait ... le soulier se pose sur le marchepied. Un employé, qui agite en tous sens un drapeau, fait rentrer le voyageur trop pressé.

Nous repartons lentement. Je cherche l'explication de cette manœuvre, lorsque nous nous arrêtons pour de bon. Je me penche à nouveau, car je descendais alors ma valise, je regarde sans faire attention et j'attends un cri ou un signe joyeux. Les portières s'ouvrent et claquent. Rien ne vient. Alors, je regarde vainement avant de descendre, car on voit mieux du haut du compartiment. Une fois ... deux fois ... Personne n'est là. J'attends maintenant sur le quai que toute la bousculade à la sortie se termine. J'ai bien le temps toutes les vacances ! J'ai bien cru pourtant reconnaître sa chevelure. Mais non, cette jeune fille est plus grande et n'est ni plus ni moins jolie—différente. Une grosse dame, qui a joué des coudes pour sortir dans les premiers, fait attendre tout le monde maintenant, car son énorme sac doit dissimuler des cachettes insoupçonnées, où, naturellement, se sont logés tous les billets de sa "smala". Smala traditionnelle des bains de mer. Tout y est : filets à crevettes, seaux, pelles et parasols. La grande jeune fille (pourquoi me paraît-elle grande ?) Peut être cette jupe aux genoux, peut être ses mains derrière le dos, au bout des bras tendus, tenant un grand chapeau . . . Marie-Claire . . . Fichtre, très Marie-Claire en effet. Enfin, elle est tout de même

jolie. Elle cherche encore, parmi la foule des arrivants, mais sans grand espoir, me semble-t-il. Elle tourne la tête et semble se décider à marcher. Elle ramène les bras en avant et cherche autour d'elle à qui s'adresser. Son regard se pose sur un vieux monsieur, sur moi et se repose sur le vieux monsieur ; 0 sur 20 a-t-elle pensé ?—elle parle au vieux monsieur: chapeau de panama, costume de voyage, canne-parapluie et sac en cuir. Il écoute avec attention et ne semble pas comprendre. Qu'elle se débrouille ! 0 sur 20. C'est quand même un peu dur.

La bousculade s'atténue. Je sors mon billet. Cette valise est lourde. Ils exagèrent tout de même de ne pas venir me chercher! Je cherche dans ma tête pourquoi, un instant pendant ce voyage, j'ai pu souhaiter qu'il n'y ait personne à la gare. Ah, oui ! J'ai été "collé" à l'oral. Ce n'est pas brillant, mais pas bien grave. Et puis, de toute façon, où que ce soit, ils me diront quelque chose. La seule différence est que je pensais que Christine serait venue avec les autres me chercher. Des moqueries devant elle ? Je n'aime pas beaucoup cela !

Où peut être Christine, en ce moment ? Au bain, sans doute. Il est 11 heures. Je vais la retrouver tout à l'heure, au déjeuner, et elle me dira en minaudant : "Désolée, mon vieux Michel. Vous avez choisi une bien mauvaise heure pour débarquer. L'heure du bain, par un temps pareil, c'est sacré."

Le vieux monsieur à la Caran d'Ache sort (Il faut perdre cette habitude de ramener chacun à une catégorie : famille "bains de mer," Monsieur Caran d'Ache et jeune fille Marie-Claire). Tiens, mais, au fait, où est-elle donc Marie-Claire ?

" Excuse me, Monsieur, parlez-vous anglais ? "

Je me retourne lentement. Une Anglaise ? j'aime beaucoup les Anglais (en dehors même de l'Entente Cordiale). Elle a pensé, sans doute, que zéro sur vingt devait parler anglais. Ai-je uniquement l'air d'un étudiant ? Non. Peut-être peut-ce que, somme toute, j'ai l'air sympathique ! Un prétexte pour entamer une conversation .... Mon petit Michel, mauvais cela, la fatuité.

"Excuse me, but I have seen."

Evidemment ! Quelle imagination ! J'ai tout simplement un journal anglais qui dépasse de la poche de mon imperméable. Elle est maintenant tout près de moi, et, avant de lui répondre j'ai tout loisir

de la bien détailler. Jolie ? Très différente de Christine. Bien habillée ? Ensemble . . . satisfaisant, dirait Christine. Oui, mais elle n'est pas là. Donc, aucun scrupule et j'affiche mon plus beau sourire pour répondre.

"Oui Mademoiselle, je comprends l'anglais. En quoi puis-je vous rendre service ?"

Elle sourit, car elle est contente. "Pourquoi est-ce que tout le monde ne parle pas l'anglais?" se demande-t-elle.

"Simplement un renseignement. Est-ce bien là le train parti de PARIS à 6h.05 ?"

"Oui Mademoiselle, à 6h.05. Si vous attendez quelqu'un, il y a un autre train qui arrive ici à 3 heures.

"Pourtant, elle m'avait dit (j'enregistre le 'elle.' Réflexe automatique. C'est malheureux d'en arriver là) qu'elle prendrait ce train."

"Je suis désolé" Je ne trouve rien d'autre à dire. Je sens un regard sur moi et me retourne. Le Contrôleur nous attend. Il n'y a plus personne sur le quai et la sortie est libre. Les taxis sont déjà partis sur la route qui descend. On ferme les portes de la rame avant qu'elle ne se range sur une voie de garage.

"Je vous en prie Mademoiselle."

Je prends ma valise et tends mon billet, pendant que, devant moi, elle cherche le ticket de quai dans un grand sac marin qui me semble contenir pas mal de fouillis. Elle a des semelles de crêpe et, seul, mon pas résonne, en traversant le hall. Je dois aider une petite fille à sortir sa bicyclette qu'un employé vient de lui remettre. Elle nous offre un bonbon du paquet qu'elle tient à la main. Marie-Claire, qui a attendu, rit. Elle hésite à prendre le bonbon offert. La petite insiste et je traduis ses gentilles phrases. Nous avons tous les trois la bouche pleine. La petite (comme élève à son cours d'anglais) la regarde, dit good bye et se laisse aller sur la pente douce qui mène vers le centre de la ville.

Nous parlons, pendant que je remets valise et imperméable au camionneur. Je sors le journal et veux le donner à Marie-Claire.

"Il ne doit pas y avoir de journaux anglais, ici."

"Si, mais ceux de l'avant-veille." "Celui-ci est d'hier au soir."

"Je ne crois pas. Non, c'est un vieux, mais si vous le voulez bien, je le garderai tout de même."

"Je vous en prie."

Nous descendons par un raccourci qui coupe un grand tournant de l'avenue dans laquelle nous nous engageons.

"Etes-vous en FRANCE depuis longtemps ?"

"Trois semaines, mais je suis ici depuis une semaine seulement. Je suis passée par PARIS."

"Cela vous a plu"

"C'est une ville—comment dirais-je—étonnante, très différente de LONDRES. Connaissez-vous LONDRES ?"

"Oui, j'y ai fait plusieurs séjours."

"Vous parlez remarquablement l'anglais."

"Vraiment ? Je ne pense pas. Avez-vous essayé de parler le français ?"

"Un peu," dit-elle gentiment, en français. "Alors nous allons parler français."

"En français", elle dit encore, "c'est impossible."

"Mais oui, voyons. Avez-vous un professeur ici ?"

"Un professeur ? Non. Ma mère parle très bien le français, et, de temps en temps, elle me dit de faire comme elle. Son grand moyen est de m'envoyer faire toutes sortes de commissions, car elle prétend que le seul moyen d'apprendre une langue est de la parler. C'est une sorte de cercle dont on ne peut sortir."

"Voulez-vous que je vous aide?" je m'arrête et la regarde. Ses sourcils se soulèvent légèrement. Il y a un temps que j'emploie à allumer une cigarette.

"Ce serait sans doute très ennuyeux pour vous."

Je souffle une longue bouffée et je réponds, lentement.

"Je n'aime pas suivre des cours particuliers, mais je ne trouve pas désagréable d'en donner J'ai eu déjà quelques élèves à qui j'ai essayé d'enseigner l'anglais. Cela ne les intéressait pas. Nous ferons cela en nous promenant. Voulez-vous ?"

"Si vous le voulez bien j'en serais contente."

"Je pense que vous serez différente de tous les élèves que j'ai pu avoir, dans un bon sens."

"J'espère que oui."

Il y a un silence qui ne pourrait être rien mais qui prend de grandes proportions subitement, car il n'y a rien à dire et qu'il se prolonge. Je ne sais pas d'où ils sont sortis, mais ils sont là, tout près venant vers moi : mes sœurs devant courent, Christine marche derrière avec un garçon que je ne connais pas.

Je sens la situation bizarre et je parle à Marie-Claire. "Excusez-moi, voici mes sœurs que je cherchais à la gare ; je pense que vous vous baignez tous les jours ?"

"Yes, I do."

"Bien, nous nous retrouverons demain. Voulez-vous ?"

"Yes."

"Au revoir." "Good bye."

Mes sœurs l'ont regardé s'éloigner.

"Monsieur 'fait le joli cœur' et se fait coller à l'oral.  
Quel toupet

Ca y est.

"Aucune importance", dit la plus jeune, "Oublions les examens. Michel tu vas nous aider. je n'ai pu monter le bateau."

"Oui, oui. Sûrement. Bonjour, Christine.  
Comment allez-vous ? "

"Très bien. Bon voyage ? Je vous présente Bernard. Un admirable partenaire de tennis."

"Bonjour." "Bonjour."

Ils viennent de se baigner et s'excusent de n'être pas arrivés à l'heure pour le train . . . "D'ailleurs, ce train était en avance" . . . Aucune importance. Je veux bien en convenir. Nous faisons des courses ménagères avant de regagner la villa.

Bernard attend avec moi, à la porte de la pâtisserie. Il crie "Rapportez moi un caramel."

Et, à l'intérieur, la voix de Christine répond. Il semble satisfait que ce soit elle qui ait répondu.

"C'est une Anglaise, n'est-ce pas M—me demande-t-il subitement—"pour savoir—la jeune fille avec qui vous descendiez de la gare ?" Je me cabre—pourquoi ? "Vous la connaissiez, avant de venir ici ?

"Non."

"Eh bien, vous allez vite, vous, au moins C'est une des plus jolies, de tout le 'bled,' après vos sœurs."

"Et Christine"—ajouté-je. "Et Christine, bien entendu."

Je regrette d'avoir promis d'aider cette petite Anglaise. Sur le moment, j'étais content de ne pas redescendre de la gare seul et j'aurais dit n'importe quoi pour qu'elle ne me quitte pas. Maintenant, j'ai revu Christine. Elle est là, tout près. Pourquoi ai-je été si engageant et si aimable ? Le désir d'un succès ? Non, plus simplement le besoin de ne pas faire ce trajet tout seul. De plus, badiner n'est jamais désagréable; Enfin, demain je trouverai une excuse. Quelle idée stupide d'avoir été parler des leçons que j'ai données. Encore une mauvaise manie que celle de me faire valoir- Ca y est. Je sais ce que je dirai si je la rencontre sur la plage. Mon échec à l'oral m'aura toujours servi à quelque chose.

"Tiens, vieux."

Je regarde Christine, mais c'est ma sœur qui me rapporte un caramel. Bernard a la bouche pleine.

J'ai obtenu, après le dîner, que Christine vienne se promener avec moi. Elle a une tenue un peu

excentrique qui jure avec ce grand paysage simple. Je ne me suis pas changé, et, à côté de sa robe "Heim Jeune Fille" je suis très clerc de notaire aux champs. (Encore cette habitude de cataloguer !) Nous marchons sur le sommet des falaises, à quelques mètres du gouffre. Les mouettes piaillent, au-dessous, sur les rochers, et, parfois, un lapin galope devant nous. J'ai pris le bras nu de Christine.

"Oh ! je vous en prie !" me dit-elle en se dégageant, "je vous en prie. Il fait si chaud !"

Tout le monde nous a regardés, lorsque nous avons quitté la maison. D'habitude, on nous souriait. Ce soir ma sœur cadette m'a chuchoté :

"Christine est loin. Ne sois pas ridicule." Je lui demande de nous asseoir.

"Est-ce mouillé ? "

Je me penche et elle regarde ailleurs.

"Non. Vous n'abîmerez pas votre robe." ai-je dit méchamment. Mais elle ne semble pas voir là une pointe.

"Oh ! De toute façon je la fripperai, mais si vous y tenez."

Elle hausse les épaules et s'assied. Je m'étends, la face dans l'herbe. Comment aborder cette défense ? Comment supprimer cet obstacle qu'il y a entre nous, depuis le matin ? C'est le premier obstacle défini, que je connais, à notre entente. Fiancés, nous ne le sommes pas. Nous avons d'autres préoccupations, autrefois, que de nous demander si nous allions nous engager. Un livre, une pièce ou encore une robe ou un parfum. C'est changé. Il y a un mur maintenant. Insensiblement, depuis le milieu de l'hiver, elle s'éloigne et je n'ai pas attiré l'explication—les paroles d'où pourrait sortir une nouvelle entente ou la séparation.

Aujourd'hui, pour la première fois, je sens cela inévitable. Ses allures m'ont choqué. Ses toilettes et ce sans-gêne qu'elle affiche parmi nia famille, ostensiblement, semble-t-il.

C'est une amie de mes sœurs, je sais, mais cela ne peut expliquer cette brutalité de manières. Elle n'a pas quitté Bernard de l'après-midi, et c'est pratiquement elle qui l'a invité à déjeuner. Elle aime le tennis, je sais, mais je joue aussi bien que Bernard (dit moins je l'espère). En tout cas, on verra cela demain. Est-ce que tout cela en vaut la peine, ait moins ?

Oh ! Cette réflexion est mauvais signe. Serait-ce le commencement de la fin ? Je la regarde à travers les herbes. Je l'aime et elle est très jolie. J'entends

subitement ma voix. Le son me parvient avant que j'ai vraiment réfléchi à ce que je vais dire :

"Christine, est-ce que vous m'aimez ? .. Christine m'aimez-vous ? "

Elle devait s'attendre à cette question car son visage prend une expression très étudiée, et, je le remarque au passage, parfaitement fausse.

"Pourquoi me demandez-vous cela maintenant ? "

"A votre avis, quand devrais-je vous le demander ? "

"Je ne sais pas."

"Est-ce une question inutile, ou trouvez-vous le moment particulièrement mal choisi ? "

"Non . . . mais

"Mais ? "

"Vous me surprenez, Michel."

"Non. Pourquoi jouez-vous toujours la comédie ? "

"Comme vous me parlez "Excusez-moi, je suis fatigué."

"Oui, je sais. Un oral, c'est très dur à passer."

J'essaie de penser calmement. Comme je lui en veux d'avoir dit cela ! Je respire profondément.

"Pensez-vous m'aimer assez pour vouloir devenir ma femme et pour supporter parfois des échecs à des tentatives plus importantes qu'un oral ? "

Un temps. Elle ne répond pas. "Répondez-moi, Christine."

"C'est la première fois que vous me parlez de mariage."

"Ne soyez pas ridicule. Vous saviez très bien que ça arriverait et je suis sûr que vous avez calmement pesé le pour et le contre. La situation, la fortune, peut-être ensuite le sentiment."

"Michel, taisez-vous."

"Non, je ne me tairai pas, car je suis persuadé que c'est fini. Vous jouez une scène, n'est-ce pas ? Alors je rentre dans le jeu, mais, en compliquant les choses. Un peu d'imprévu. Ce n'est qu'une difficulté de plus à surmonter, et cela ne peut que vous intéresser."

"Je ne vous reconnais pas. Comment pouvez-vous vous permettre ? "

"Je me permets tout, car je vous aime et c'est l'effondrement. Vous ne m'avez pas écrit une seule fois, depuis quinze jours que vous êtes ici. Je me permets tout, car vous vous riez de moi. Pourquoi ne vous dirais-je pas ce que je pense, lorsque vous vous faites les ongles, alors que je vous parle d'amour ? "

Le menton en avant, elle répondit

"Eh bien, que dirais-je moi ? Arrivé depuis cinq minutes, ce matin, vous trouvez déjà le moyen de vous rendre grotesque, devant tout le monde ! "

"Ce matin

"Oui, cette fille qui vous tourne le dos sans que vous puissiez dire Ouf. Elle s'est bien moquée de vous. Oui, ne prenez pas l'air étonné. J'observe un peu, malgré tout."

Je comprends et n'essaie même pas de rectifier. A quoi bon insister. Tout cela est stupide. C'est fini. Je le sentais d'ailleurs, depuis plusieurs semaines. Je me lève très doucement et regarde l'herbe qui s'éloigne de mon visage, gravant ce souvenir dans ma tête. Ce sera le moment où je me suis éloigné de Christine. C'est très dur de se lever. Je l'aime encore beaucoup. Je pèse mes mots.

"Je suis désolé, Christine. Nous approchions de la fin. Elle est là. Bonsoir."

Je ne me suis pas retourné, même lorsqu'elle m'a appelé, et que l'écho m'a suivi longtemps, de falaise, en falaise.

Après avoir eu lieu tous les jours sur la plage, les leçons de français sont devenues de longues promenades dans la campagne. Je sais beaucoup plus d'anglais et Marie-Claire seulement un tout petit peu plus de français.

Ah ! Je suis un sujet d'étude ? Eh bien, nous allons voir si, lorsque je le veux, je ne peux pas tenir l'esprit d'une femme ! ! ! !

Marie-Claire s'appelle Catheline, mais je lui ai expliqué, avec une certaine brutalité, quelles impressions imposaient ce nom à mon esprit. Elle a ri, sans voir la pointe de méchanceté qu'il y avait ; puis, elle a réfléchi à sa première impression. Elle m'appelle "Prof." C'est ridicule à écrire, je n'ai pu protester, pris à mon propre jeu. Elle arrivait à prononcer ce mot dans tous les tons : parfois avec une grande moquerie, parfois avec beaucoup de tendresse.

Je lui ai suggéré 0 sur 20, mais elle a affirmé que non.

Christine était passée encore plus loin que n'aurait pu l'imaginer ma jeune sœur au soir de mon arrivée, et je ne cherchais même pas à déceler ce qui, en elle, avait bien pu me toucher. Maintenant, il y avait en moi une sorte de cynisme, un nouveau détachement, l'impression d'être présent en spectateur, de ne pas entrer dans le jeu des petits sentiments de la vie. Un air blasé, insupportable pour mon âge. Sans doute était-ce là l'œuvre de Christine !

Marie-Claire et moi avons fait de très longues promenades. Nous rentrions souvent très tard le soir et tout pouvait lui laisser croire ... je lui avais lentement raconté, et en l'arrangeant beaucoup, un passé qui n'était pas encore très changé. Je prenais soin de laisser le plus de sous-entendus possible, de lui indiquer, par un mot après un silence, une fausse signification de mon manque d'éloquence. Je disais profondément des phrases que je mettais dix secondes à construire, et cela, sans dire un seul mot de mes propres sentiments. La voyant tous les jours, et employant des procédés, au bout de bien peu de temps je lui fis perdre pied.

Je l'avais observée dans toutes ses réactions et m'était construit à l'image de ce qu'elle attendait de moi. C'était une passionnante comédie que je jouais, et pas sur une scène.

L'idée d'un abus de confiance ne me vint pas à la tête. Était-ce le dépit de la fin de l'aventure avec Christine, qui me rendait aussi aveugle ? Évidemment, oui.

Je décidais un jour que le premier acte devait finir et, sur un terrain bien préparé, je lançai la grande question. Elle m'a répondu :

"Ne le savez-vous pas, Michel, que je vous aime ?"

Bravo, Michel, tu as bien joué. Le second acte dépend de ton attitude, à cet instant précis. Je suis très froid et me tais. En réalité, je ne sais que dire, et, devant le résultat attendu, je me trouve pris un peu au dépourvu. Je supporte difficilement le poids de ses yeux qui interrogent, et je sens venir la question.

"Et vous, Michel

Ca y est. La réponse ne vient pas, et le silence lui-même prend un sens et répond pour moi. Quelle impression. Je parle subitement à côté : d'engagements impossibles à prendre, d'étude, etc., même de famille, je crois, ce qui est d'une maladresse navrante. J'ai, décidément, beaucoup à apprendre encore.

L'été avance. Marie-Claire ne cesse de me regarder avec de grands yeux expressifs. Je joue avec elle et trouve amusant de la voir souffrir. Elle ne m'a jamais demandé, à nouveau, ce que je pensais. Est-elle sûre d'elle, ou, tout simplement, résignée ? Elle n'est pas ma maîtresse, mais je suis sûr que ce léger changement de situation ne tient qu'à un geste de moi. Cela ne me tente pas, car, bien que presque chaque soir elle roule dans mes bras, dans un coin de falaise, sur la mousse, au-dessous

des branches, la malhabilité de ses baisers et son air résigné m'éloignent chaque soir d'elle. Je sais qu'il est agréable de suivre les formes élancées de son corps avec le plat de la main, mais je m'arrête là.

Le milieu du mois d'Août me voit, seul, à la villa. A part quelques bains et une ou deux parties de tennis, je passe tout mon temps à travailler dans le grand bureau "Empire" du bas. Marie-Claire vient me déranger presque tous les jours. Elle est restée, après le départ de ses parents et habite maintenant chez une vieille amie.

L'atmosphère, lorsqu'elle est assise dans un de ces raides fauteuils et que nous parlons à peine, est lourde et triste. Elle s'assied sur le bras de mon siège, ou même sur le bureau et je l'embrasse machinalement. Cette comédie commence à me peser, mais, sachant que mon départ est proche (le début de Septembre), je me garde bien de déclencher une explication. Notre séparation sera une fin toute naturelle. Encore quelques jours de patience.

Que signifiait pour moi cette histoire ? Un peu d'expérience ; au début, une agréable compagnie, et, maintenant, une dose grandissante de fatuité. C'est bien tout je crois. Au fond, je ne suis pas très fier de moi-même. Je n'ai pas l'étoffe du cynique que je joue.

28/29 Août 1939 : Plusieurs télégrammes arrivèrent en bloc. Catheline devait immédiatement regagner l'Angleterre. Nous rejoignîmes Paris ensemble et elle partit à la gare du Nord, le jour de la mobilisation générale. Un monde fou tourbillonnait autour de nous. Je portais ses bagages et avais beaucoup de mal à gagner le trottoir du train de Boulogne. Elle me suivait difficilement, accrochée à mon bras. Nous nous faufilions, tant bien que mal, à travers les groupes. L'agence COOK lui avait délivré son billet. Pour ma part, j'ai beaucoup de mal à extirper de l'appareil un ticket de quai. Je lui trouve une place, l'installe et nous redescendons. Moment de gêne auquel chaque minute de silence donne de plus en plus d'importance. J'avais préparé une séparation dans un cadre connu et dans des circonstances précises, mais mon lâus préparé ne pouvait s'adapter à cet imprévu et je n'avais pas encore la maestria que nécessite l'improvisation. Elle rassemble ses forces et parle. J'écoute distraitement, ce sont d'ailleurs des lieux communs. Pour rompre le silence, j'écoute distraitement en cherchant ce que je vais dire. Il faut que ce soit simple et définitif. Je l'entends terminer :

"Si tout va bien j'arriverai vers cinq heures et je pourrai vous écrire avant de dîner. Ecrivez-moi vite, Michel."

Je pense—en un éclair—que j'avais oublié, dans ma petite phrase prête, de parler des lettres que je n'écrirai pas.

"Nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes. D'autres devoirs passent maintenant avant notre bonheur. Il ne faut plus penser à nous. Je vais oublier ; d'autant plus (Très étudié et très difficile à trouver, tout à l'heure, ce d'autant plus) que cela (Un peu plat) ne pouvait, de toute façon nous amener à quelque chose. (Ah, ça c'est absolument lamentable !)"

Je la regarde. Elle répond.

"Vous oublierez, naturellement, si c'est là le destin. Mais ne vous y efforcez pas."

Décidément, elle est beaucoup plus forte que moi. Je continue, comme si je n'avais rien entendu.

"Je vais avoir beaucoup de travail néanmoins et je vais essayer de me rendre utile. J'aurai très peu de temps pour écrire, et puis, ces lettres, où pourraient-elles nous mener ? -

Somme toute, je n'ai pas beaucoup de courage, et n'exprime ce que je veux lui dire que faiblement, après une petite préparation du terrain. Vraiment, je ne suis pas brillant et ne dépasse en rien les banalités habituelles, à ce genre d'explication ; je me croyais plus sûr de moi. Les premières semaines, peuplées par ma déception, j'ai mené le jeu, mais, depuis, je suis dépassé et j'ai même l'impression, par moments, qu'elle se rend parfaitement compte et qu'elle a tout compris. Elle semble s'attendre à toutes mes phrases.

"Vous m'écrirez quand vous en aurez envie, et, à ce moment-là, vous trouverez certainement le temps."

Heureusement que le train va partir. Le haut-parleur bafouille et je la pousse vers le marche-pied. Elle résiste et se retourne, en me fixant. Je reste pétrifié. Comme ce regard est expressif ! Elle est maintenant debout sur la dernière marche et me fait signe de m'approcher. Elle a quelque chose à me dire.

"Prof, vous ne m'aimez pas. Chut, chut, vous n'avez pas le temps de protester. Le rideau va tomber. J'ai parfois été très triste. Peut-être vous tournerez-vous un jour vers moi. Je serai toujours là, à vous regarder avancer. Cela ne peut vous gêner que je vous écrive souvent. Ne répondez pas, mais lisez."

Le train part. Je veux redescendre, J'ai, pour une fois, un prétexte réel pour ne plus l'écouter et c'est son dernier discours, et quels mots ! Elle me retient encore un instant par les revers de ma veste et ses lèvres soufflent dans mon oreille.

Le fourgon est loin maintenant. Il est guidé par les voitures, et file, de plus en plus vite, au milieu des multiples signaux. Fini. Je reste encore à regarder et je ne pense pas que ce soit moi qui soit fixé ainsi, les bras ballants, à regarder, l'endroit où a disparu le fourgon du train de Catheline.

Voilà, voilà ce que Catheline pensait. Comment peut-elle m'aimer si elle a vraiment compris ? Quel mépris je mérite. Qu'a-t-elle séparé de la vraie et de la fausse personnalité. Qu'est-ce qui peut l'attirer ? Je ne l'ai jamais su. Le bruit me réveille. Alors, je regarde. Quelle foule dans cette gare et quelle tristesse ! Je suis bousculé de tous côtés et résiste faiblement à ce flot. Ils sont tous graves et tristes. Quelle détresse dans l'élan de ce grand enfant. Quelle gêne et quelle maladresse lorsqu'il embrasse son père. Et les yeux de cette femme. Que d'amour dans le regard de ce couple qui se sépare. Ma comédie, à l'image de la vérité des autres, est sinistre. Mes phrases de tout à l'heure ! Comme elles étaient artificielles !

Et comme mon petit visage de circonstance devait être faux à côté de celui de cet homme. Une caricature, une inexcusable parodie. Voilà . . . c'est tout.

Le retour de la gare et la grande ville que j'avais traversée plusieurs fois dans mes déplacements m'avaient beaucoup impressionné. L'idée de la guerre a fait en ce seul jour plus de travail dans mes pensées que les longs mois de crise qui l'avait précédée. J'étais très impressionné et très sérieux en rentrant dans notre appartement. Il était inhabité depuis le début des vacances, housses aux meubles et tapis roulés, compteurs coupés, stores baissés, et surtout une mince pellicule de poussière. La chambre était fraîche et vide, les bibelots rentrés et les rideaux pliés dans un placard. Il n'y avait plus le désordre riant que fait naître la vie, et la lumière était bien crue sur le dos terni des livres endormis.

Comme je venais de le télégraphier j'avais décidé de partir le soir même pour le Périgord rejoindre la famille. Je me sentis dans cette pièce subitement accablé. J'avais eu chaud et je frissonnais maintenant entre ces murs où le soleil n'avait pas pénétré depuis plus d'un long mois. Et puis, cette nudité impossible à couvrir. Tout était plié.

Plusieurs bibelots que je sortis avec l'intention de ressusciter l'atmosphère parurent dépaysés. Les lampes dans le coin étaient ternes, les tables en glace ne reflétant leur lumière qu'à travers une couche opaque. J'allume une cigarette et m'assieds sur le lit. J'écris lentement de mon doigt sur la glace voilée : "C'est triste" et je songe. Machinalement dans un geste retrouvé je secoue ma cigarette sur le cache-radiateur : naturellement plus de cendrier. Où peuvent-ils être ? Et j'ouvre les placards. Je suis passé ici ce matin avec CATHELINÉ pour poser une valise, je lui ai montré l'appartement et n'ai pas subi cette impression d'abandon qui m'accable maintenant. La seule différence avec cet instant c'est qu'elle était là. A-t-elle peuplé et fait vivre ces lignes géométriques vides ? Sa seule présence a-t-elle fait des miracles ? Je suis de plus en plus mécontent de moi. Tiens je vais lui écrire et tenter d'effacer cette gênante et écœurante impression que laisse en moi cette matinée. (Réflexe automatique et qui paraît odieux : écrire quelques heures seulement après son départ c'est un atout dans son jeu et pour moi un signe impardonnable de faiblesse. Ce réflexe est odieux). J'ouvre mon tiroir et bouscule l'ordre à la recherche du papier et des enveloppes : parce que j'ai fait cette réflexion il faut que j'écrive et puis je n'ai rien à faire avant le restaurant. Maintenant que je suis devant la feuille blanche, je vois CATHELINÉ ce matin debout au milieu de la chambre. Ça va être drôle. Vais-je faire quelque chose de très cynique ou bien au contraire de très doux et sentimental ? Zut ! Je vais mettre ce que je pense ; mais au fond est-ce que je pense en dehors d'une attitude ? C'est inquiétant, je n'ai plus de sincérité, tout n'est plus que masque ou attitude. Est-ce ma punition d'être maintenant comme CHRISTINE ? Je fais un effort, c'est difficile d'être soi. J'hésite (cela tout le monde le ferait) sur la formule du début. Je me décide : "CATHELINÉ . . ."

En la relisant je suis satisfait de mes phrases (comme toujours d'ailleurs). C'est relativement simple et gentil, en somme assez près de la réalité car en ce moment je réalise avec ennui qu'elle est partie et que sa présence n'était pas si désagréable que je me l'étais démontré. Une tendresse l'aurait étonnée après les paroles de la gare, pourtant je n'étais pas si loin de m'y laisser aller.

Catheline écrivit souvent ; je reçus sa première lettre dans la maison de Dordogne quelques jours après mon arrivée.

Je m'étais plu à en imaginer le contenu pendant le voyage et, avant de l'ouvrir, la tournant entre mes doigts la plupart des expressions m'en étaient venues à l'esprit. Je m'éloignais du seuil ou l'on m'avait appelé pour me la remettre avec un sourire, et c'est en marchant dans l'allée qui descend vers le bois que je lus ses phrases. Pourquoi avais-je cru en lui écrivant à nouveau qu'elle se contentait de banalités. Je relis ces phrases à elle et m'étonne d'avoir pensé qu'elle était en tout point Marie-Claire. Cette lettre m'éclaire et cette Catheline entrevue dans ces quelques phrases à la gare s'y montre toute entière. Comment une lettre peut-elle être aussi simple et aussi vraie ! Je ne puis écrire simplement et la simplicité dans ses paroles me touche et m'impressionne un peu. Chacune des lettres de Catheline me semblait un bloc lumineux. Elle écrivait peu mais exprimait tout ce qu'il fallait dire avec une grande subtilité et un calme ravissant.

Ses lettres ne prenaient pas place numérotée dans une boîte de carton comme celles des autres. Je répugnais à le faire et me pris à les relire souvent. Elles formaient un ensemble et cette régularité dans le papier et dans la disposition de l'enveloppe qui m'exaspérait chez les autres m'apparaissait pour elles comme le symbole d'une suite et d'une unité dans les pensées. Par de lumineuses matinées d'automne j'écrivais mes réponses, car ce n'était que des réponses, elles m'attiraient vers elle et je commençais à l'aimer.

L'oral s'est bien terminé et j'allais en province poursuivre cette suite d'examens que nécessite en France la conquête d'un grade civil.

Cet hiver de guerre était décevant, Catheline m'en parlait comme d'une chose nécessaire et favorable aux Alliés. Je partageais alors son avis et travaillais dur. Les épreuves étaient proches lorsque les événements catastrophiques se produisirent. Aucune nouvelle pendant l'éroulement ; la fin de l'été 1940 me trouve en zone libre et c'est peu de jours avant de partir pour une ville de Faculté que je reçus un mot de Catheline. De nombreux courriers depuis plusieurs mois avaient déçu mon espoir et certains jours même mon impatience m'entraînait au-devant du facteur. Catheline disait peu de choses, mais, comme si encore elle avait pu suivre le fil de mes pensées, m'envoyait une photographie. Elle savait, disait-elle, ce qu'était le malheur de la France. Elle était triste et malheureuse pour nous tous et pour chacun d'entre nous. Elle m'aimait et souffrait de ma détresse. "Le début de la guerre est

pour vous une catastrophe; comptez sur nous, aidez-nous." Je n'avais pas attendu mais Catheline consacra ma confiance qui n'a pas failli depuis cette phrase dont je me souviens encore mot pour mot. Cette lettre venue du pays de la liberté produisait une étrange impression ; les timbres et les formules en langue anglaise me semblaient une proclamation imprimée clairement et j'aimais à la voir sur ma table ainsi posée sur le buvard. Sa tendresse était encore plus sérieuse, me semblait-il, depuis qu'elle symbolisait sans le vouloir l'espoir de tous mes compagnons. Kate aussi m'assurait qu'elle avait trouvé un moyen pour m'écrire régulièrement et la perspective de l'avoir à mes côtés transformait l'avenir. Par la suite elle comprit parfaitement le sens que les événements donnaient à notre correspondance, et pas une fois je ne fus déçu par ses paroles, chacune de ses phrases était un réconfort et contenait sa présence.

De très longs mois alors passèrent — plus d'un an. Les lettres de Catheline mettaient une longueur désespérante à me joindre. Lorsque j'en lisais une, j'avais l'impression qu'elle avait été écrite hier et que ces occupations dont elle me parlait, Catheline s'y était livrée quelques heures auparavant. Deux mois, deux mois s'étaient passés depuis ce livre dont l'atmosphère la tient si fortement. Elle a pu complètement changer depuis ce jour il y a deux mois où elle m'écrit qu'elle est sans cesse près de moi et que chaque heure nous approche de notre réunion. Deux mois!—que de dangers tous ces jours peuvent contenir. Dangers ? Je deviens petit à petit jaloux et veux resserrer les liens qui nous unissent. Depuis longtemps déjà, presque depuis sa première lettre après l'armistice, je lui ai demandé de nous fiancer. Sa réponse fut aussi calme que les autres missives, elle me parvint près de quatre mois après ; nous jouions de malchance en battant dans cette correspondance tous les records de lenteur. "J'attendais depuis longtemps ces mots que vous venez de prononcer. Je pensais à mes plus grands moments de lassitude, quand vous sembleriez m'échapper complètement que toute la tendresse que j'avais pour vous ne pouvait rester sans réponse. Maintenant je suis sûr de vous comme depuis longtemps j'étais sûre de moi et je suis heureuse."

J'avais voulu, mais c'était impossible, m'assurer d'elle complètement ; elle a compris à travers mes phrases mon inquiétude et m'a gentiment fait comprendre qu'il était inutile d'en parler car je devais avoir confiance en elle. Depuis son départ

j'avais eu plusieurs maîtresses ; au début de notre séparation Catheline n'était rien et mes aventures étaient toutes naturelles ; mais bientôt lorsque mes sentiments pour elle me prirent tout entier il n'y avait plus que des femmes de passage et je n'avais aucun mal à ne pas laisser leur souvenir me suivre. Je me demandais en pensant à ce récent passé si j'avais trahi la confiance de Kate. D'ailleurs la question n'était pas là et ma conduite ne pouvait rien changer à la sienne. La justice est au bénéfice des hommes, c'est ainsi et j'en profite, ce serait trop bête, car quoique nous fassions on parle toujours de la vie privée des jeunes gens avec des clins d'yeux et des "C'est de leur âge." Cela flatte les timides, rend les vertueux fiers de leur vertu et ne gêne pas les fêtards.

L'été 41 arrive, cette activité souterraine est très dure : une prudence de chaque mot, une résistance et un sang-froid à toute épreuve. Je parle de départ, j'obtiens un accord et commence mes préparatifs. Je devais me débrouiller tout seul, étant un collaborateur de trop peu d'importance pour que les organisations s'occupent de moi ; cela avait été entendu très clairement.

Octobre arrive et je pars. Très peu de renseignements ; quelques adresses de contrebandiers et d'aubergistes, c'est tout. Non, pas tout à fait ; deux jours avant la date fixée, un garçon de l'organisation est venu me trouver ; il a regardé l'équipement prévu pour l'aventure, le petit stock de conserves. Il m'a donné quelques conseils, a étudié avec moi le chemin sur la carte, a pesé dans mes yeux ma résolution : "C'est bien, " dit-il, "vous avez préparé cela sérieusement." Il partit après m'avoir souhaité bonne chance.

Deux jours après j'écris à Kate d'un hôtel de Perpignan. C'est un peu imprudent, tant pis, je ne signe pas et parle en ternies voilés ; un ami mettra la lettre trois jours après mon départ. D'après ce que je comprends, je n'ai aucune chance d'arriver avant la lettre, les prisons vous gardent plus de deux mois. "Vous irez dans un camp d'où vous finirez par sortir", m'avait dit aussi le garçon.

Le passage des montagnes s'effectue par un grand froid. Tout va bien. Cela me semble assez simple maintenant que je marche dans la campagne espagnole ; il fait beau et je rencontre peu de gens. Ma prudence s'endort un peu et je marche parfois assez tard dans la matinée bien que j'eusse décidé de ne marcher que la nuit.

Le quatrième jour je rencontre dans un chemin deux carabiniers qui chassent, ils me croisent sans

faire attention, j'accélère le pas : ils m'appellent, me rattrapent en courant et me demandent mes papiers.

Quinze jours après je franchis les barbelés d'un camp de concentration terminant un voyage qui passait par toutes les grandes prisons du nord de l'Espagne. En quelques heures ceux que je trouve là me mettent au courant. Je sortirai dans deux ou trois mois. Les renseignements sur mon compte partiront au milieu de la semaine suivante. On peut correspondre avec l'Angleterre ; les lettres ne mettent qu'une semaine ; c'est magnifique. La vie est dure ici mais la perspective des dialogues avec Kate et le fait qu'on ne reste pas ici "ad vitam aeternam" et qu'il y a l'espoir de sortie dans la semaine qui suit me font accepter avec courage le froid et la faim. J'écrivis tout de suite, le lendemain de mon entrée, et la réponse me parvint douze jours après.

Kate n'avait rien su de ma décision et ne devait recevoir ma lettre de Perpignan que plus d'un mois après. Ses phrases étaient pesées et confiantes. Elle avait compris mon subterfuge et me parlait de certains souvenirs d'enfance au Canada. "Il y a une grande joie," me dit-elle, "qui me pénètre peu à peu : celle de vous revoir bientôt. Je voudrais partager vos misères car ce serait certainement moins dur que d'être ici loin, impuissante à vous aider. Je me suis occupée de savoir ce que l'on pouvait faire d'ici pour vous aider à regagner votre pays. Ne vous préoccupez pas. Patientez seulement. Je sais combien ce mot est vite dit quand on est libre mais que pour vous il représente la nécessité d'une grande énergie et une souffrance de chaque jour. Sachez, Michel, que ce grand poids ne cessera de m'étouffer que lorsque je vous saurai libre sur le chemin du retour . . ."

Je répondais accroupi dans un coin, une planche sur les genoux, le papier était froissé et j'écrivais au crayon. Je ne voulais parler ni de cette terrible détresse ni des jours passés car alors mon corps et mon esprit, perpétuellement tendus pour ne pas me laisser aller, flanchaient et je sombrais dans un morne abattement.

Une de ses premières lettres contenait une phrase qui fut cause de tout. Bien que la poursuite du voyage semblait chimérique de derrière les barbelés, j'avais confiance, et l'Angleterre ne me semblait pas loin. Par les kilomètres je suis tout près de la France mais la partie la plus importante est faite car tous ici nous avons les mêmes idées et nous pouvons parler librement de ce qui nous tient à cœur. Cette ligne imaginaire, la frontière, a creusé un énorme fossé

entre nous et notre malheureux pays ; maintenant nous sommes de l'autre côté, du côté des combattants libres ; nous pensons cela profondément bien que le cri des sentinelles tourne autour du camp comme le vol lourd d'un oiseau de proie. Le cercle est tout petit, nous entendons aisément les plus éloignées. J'avais l'impression qu'il me suffirait de passer les réseaux de barbelés pour être arrivé, et que Kate m'attendait là, tout près à quelques centaines de mètres dans la petite ville. Et Kate me disait dans cette phrase : "La force de notre engagement a été grande, rien ne peut maintenant empêcher notre union, ces épreuves ont donné à ces liens une force surhumaine et même si nous le voulions nous ne pourrions le rompre."

Je réfléchis longuement sur cette phrase que je relis plusieurs fois. L'image d'une obligation tourbillonne dans ma tête et je vois mon arrivée là-bas. Je me vois prisonnier d'une toile que j'ai tissée moi-même ; je ne suis plus libre d'agir à ma guise. Dès l'instant où j'aborderai son pays je serai destiné à elle ; et cette phrase qu'elle lance comme un chant de victoire me rappelle la sereine confiance qu'elle avait sur le quai de la gare. Elle était donc sûre d'obtenir ce qu'elle désirait ; elle avait compris mes rouages au point d'avoir en elle la certitude qu'un jour je lui serais livré. Elle imaginait ce jour où j'arriverai vers elle soumis et vaincu, elle me voyait venir vers elle et voilà ce qui lui donnait ce calme et cette sérénité. Ce sont ses lettres, qui comme des gouttes de réactif me transformaient petit à petit. Je ne l'aimais pas quand elle était présente (Etretat depuis le premier jour jusqu'au dernier défile devant mes yeux), je jouais à ce moment-là ; cette petite phrase de victoire est sa revanche et le réseau me tient bien maintenant. Par la suite elle s'est servie de mon humiliation de la défaite pour parfaire son œuvre et moi, aujourd'hui dans ce camp, à côté d'elle je ne suis plus rien. La peur de ne plus tenir à elle quand je la verrai, quand elle sera là toutes les minutes, consentante et victorieuse ; la peur de peu à peu la détester parce qu'elle sait que je suis dans son pouvoir, la peur de ne plus la supporter parce que je serai anéanti devant elle ; cette peur m'envahit car Kate me semble proche et que dès que je serai près d'elle si je ne fais rien maintenant je n'aurais plus le pouvoir d'échapper à ce lien effrayant.

J'écris, j'écris tout le temps, chacune de mes lettres la repousse et me fait gagner du terrain en arrière. Je tire sur le lien la tête raidie comme le cheval qui prend peur d'une voiture qui vient de l'autre côté de

la barrière à laquelle il est attaché. "Kate," lui dis-je "nous ne nous connaissons pas. Qu'est-ce que ces deux mois d'Etretat?" Je lui explique ce qu'elle a parfaitement compris, que ce sont ses lettres qui m'ont rapproché d'elle. "Catheline, ce n'est peut-être qu'un double emballement; nous nous sommes montés la tête." Et je pense à ces paroles de la gare qui m'ont si souvent tourné dans l'esprit. Je lui montre que nous avons parlé trop vite, que nous pourrions regretter ces engagements pris légèrement. "Nous n'avons qu'une existence à employer à notre guise, il faut donc faire bien attention car il ne faut pas se laisser glisser et à cause d'un irrémédiable enchaînement de petits faits se trouver plus loin qu'on ne voulait aller ; à cause de toutes sortes de bêtises on n'ose pas retourner en arrière et—Hop ! Ça y est, chaque compartiment vide de cette vie se trouve subitement comblé et le sens des jours qui viennent est décidé sans que l'on vous consulte. Catheline méfions-nous ? . . . Avons-nous réfléchi ? Avons-nous été vrais et nous connaissons nous ? Catheline soyons prudents ! C'est notre vie", etc. . . .

Mon existence au camp s'orientait et ma tactique devenait apparente ; les lettres que j'envoyais étaient l'œuvre de chaque jour ; chacune des phrases était tendancieuse et chaque ensemble soigneusement dosé. La réunion de toutes ces allusions successives devait . . . En fait que voulais-je ? Je ne puis mettre cette manœuvre sur le dos de mon ennui dans le camp ; j'aurais aussi bien pu écrire un roman ou une nouvelle. Non, c'était bien la peur de la bride qui m'attendait à l'arrivée. Dans cette prison la liberté me semblait encore plus précieuse que d'habitude, et me libérer de Catheline me semblait recouvrer une partie de cette liberté perdue. Je ne pensais plus qu'à cela et le but devint précis : obtenir d'elle une phrase qui me libère, une phrase qui remette en question jusqu'à mon amour pour elle. Dix jours passaient entre mes phrases hypocrites et leurs réactions. Pour me rendre juste compte de leurs effets, au départ de chacune des lettres je notais sur une page de carnet les mots empoisonnés que cette missive-là contenait.

Les réponses de Catheline loin de marquer de l'étonnement restèrent (j'aurais bien dû m'en douter) des lettres calmes qui essayaient de comprendre. Pas un seul instant ses phrases ne trahirent un doute et elle prit mes réticences pour des scrupules. "J'aime votre franchise", écrivit-elle, "j'aime les considérations qui retiennent votre élan et notre

irréflexion ; voyons donc au fond de nous-mêmes. Sincèrement comme vous le faites pour vous, je regarde mon cœur et mes pensées et je vois ; . . . " Catheline voyait l'amour; son effort pour l'ignorer par franchise (pour ne pas être en reste avec moi) était grand; et en écrivant pour trouver les phrases exactes elle devait froncer les sourcils et cligner des yeux pour mieux voir au fond. Catheline disséqua tout ; déballa en plein air ses souvenirs, regarda soupsa et me répondit "Prof, je crois que cette couleur qui teinte tout ce fatras, je crois que c'est l'amour." Pas un instant l'idée ne me vint que cette étude pût lui prouver mon peu de valeur, notre réelle légèreté et l'amener à se séparer de l'idée qu'elle m'aimait. Non, vraiment pas un instant. Autrefois elle savait que je jouais, cette fois-ci elle se laissa prendre car notre longue correspondance m'avait donné de l'expérience, et je commençais à connaître le jeu des phrases. Elle se laissa prendre car cette idée lui plut : qu'après une longue attente, près de la revoir, je perde tous mes avantages pour des scrupules, que je ne me laisse pas aller aux agréments matériels de la situation de fiancé, que je l'éloigne en l'aimant pour des scrupules. C'était plus de chevalerie qu'une femme n'en peut supporter.

Au bout de peu de temps je remportai la victoire et je redevins le maître du jeu. Et avec ma force sur elle, et le sentiment de tenir la marionnette dans mes mains, mon attachement pour elle revint, et aux lettres perfides et calculées succédèrent de nouveaux élans de tendresse. Catheline m'avait écrit—"Vous êtes libre à nouveau après notre dialogue et cette mise au point. Quelques jours, quelques mois après notre rencontre nous parlerons et déciderons."

Elle avait inauguré un nouveau ton dans ses lettres. Celui d'une amitié grave qui ne cache en rien des profonds sentiments mais le vocabulaire amoureux avait disparu. Ce fut le moment où d'une simple phrase j'aurais pu me séparer définitivement de Catheline, aucune explication n'était nécessaire, tout était aboli. Nos engagements et nos sentiments de nouveau remis en question. Ce ton de camaraderie finit par me peser, alors je fis la cour à Catheline. Je crus cette froideur des mots voulue par respect de nos nouvelles conventions. Mais je n'ai pu imaginer que les motifs dont je m'étais servi pour m'éloigner de Catheline, et qui de mon côté n'étaient que des prétextes, je n'ai pu imaginer qu'elle les prenait au sérieux et que son regard en elle-même que je lui avais demandé lui ait montrée la transformation

qu'elle apportait à ses petits sentiments. Elle vit derrière la résonance des mots tout ce qu'il y avait d'artificiel. Et l'amour de Catheline, s'éteignit réellement ; elle ne pouvait m'écrire que ces mots banals alors que je croyais qu'elle se faisait violence pour ne pas être sincèrement tendre.

Je fis la cour à Catheline ; le fait de la reconquérir m'entraînait et je recommençais le jeu, tout comme si nous étions aux premiers jours ; c'était plus difficile mais j'avais plus d'expérience. Maintenant rien dans ses intonations même ne pouvait faire croire à un passé ; je voulais faire revenir les mots tendres à la place des mots sérieux. Cette orientation était constructive, contrairement aux anciennes phrases hypocrites ; ma vie au camp s'en ressentit et le moral allait beaucoup mieux quand j'eus la miraculeuse possibilité de continuer mon voyage. Je partis rapidement, les grilles s'ouvrirent et les sentinelles me laissèrent passer comme dans un rêve, un petit papier signé, rien, pas un cachet, dix centimètres sur dix, cela avait suffi.

Je dus attendre, dans un port quelque part en Europe, un bateau dont j'espérais poindre la fumée au-dessus de l'horizon tous les matins au bout de la jetée.

J'envoyais mon adresse à Catheline, admettant l'idée de la perte d'un grand nombre de ses lettres car rien ne pouvait me venir du camp. J'attendis bien longtemps mais il n'y avait jamais rien pour moi sur la table du hall parmi le tas de lettres. L'hôtel était agréable mais cette ultime station avant le but se prolongeait intolérablement ; au camp cette proximité de la fin du voyage était un symbole, plus je me rapprochais de l'Angleterre plus elle me semblait loin.

Je passais le plus clair de mon temps le long de la côte ou à l'intérieur des terres. Aujourd'hui je suis installé dans un creux de rocher, à l'extrémité d'une petite grève, je fume et je pense. J'imagine . . .

J'imagine mon arrivée à Londres. Je ne sais dans quelle gare je débarquerai mais j'en construis une à l'image de celles dont je me souviens. Je suis très impatient et commence à me préparer longtemps à l'avance, dès que les noms des bourgs succèdent sur les écriteaux aux noms campagnards ; pourtant je n'ai pas grand-chose à ranger. Aurai-je le temps de me laver les mains ? Le train semble aller plus vite maintenant que ce sont des immeubles qui défilent le long des voies ; ils s'éloignent parce que les rails se multiplient. Je ne vois plus rien car les vitres du lavabo sont dépolies ; vite, en toute hâte je me passe

les mains à l'eau. Je suis projeté à droite et à gauche, les boggies tressautent sur les aiguillages et le bruit devient infernal dans cette petite pièce. Les bruits réguliers des roues s'espacent, le train ralentit ; je n'ai même pas le temps de me sécher les doigts ... Sorti dans le couloir je m'aperçois que nous sommes à nouveau à la campagne. Dieu que c'est long. "Sommes-nous encore loin ?" Le monsieur tire sa pipe de la bouche : "En vérité, non, dans une demi-heure, je crois . . ." Je maudis la lenteur du train qui avance à pas d'homme alors que rien, vraiment rien, ne l'empêche de s'élancer. Allons bon, on s'arrête. Je manifeste mon mécontentement en français ce qui fait ouvrir de grands yeux à ce brave homme vexé de ne pas m'avoir décelé lorsque je lui ai parlé. Maintenant nous arrivons ; j'ai à nouveau les mains sales et où ai-je donc mis mon billet ? Je m'affole un peu et fouille rapidement dans toutes mes poches. Le train entre lentement sous l'immense hall qui résonne et dont la rumeur fait disparaître le bruit des roues. C'est alors qu'il est difficile de ne pas bousculer les gens, s'ils pouvaient comprendre ; Pardon—Excusez-moi—Excuse-me. Plusieurs personnes s'écartent un peu inquiètes ... Je ne peux que passer. Ca y est, le quai. Je m'arrête à quelques pas du marchepied ; je respire lentement et cherche au-dessus des têtes : je ne vois rien et avance embarrassé de tous ces sacs rafistolés et peu reluisants. Etat d'infériorité, tous ces bagages. Un porteur ? Il y en a un là, mais il est si vieux que ce serait scandaleux même en le payant que ce soit lui qui porte et moi qui regarde. J'ai très chaud et sens ma chemise qui par endroits se colle à mon dos ; mes mains sont moites, ce ne sera vraiment pas agréable pour elle de sentir toute cette sueur. Elle aurait vraiment pu passer sur le quai ; c'est peut-être impossible depuis la guerre, pourtant cette dame, elle . . . "Michel !

Michel..." une voix un peu haletante je me retourne. M'embrassera-t-elle ? ou ... quoi ? que fera-t-elle ? Un tailleur clair, bleu je crois, avec une écharpe multicolore (un cadeau de moi) elle se lève sur la pointe des pieds et un souffle imperceptible me fait cligner les paupières ; ses yeux sont là tout près ; et sa bouche frôle la mienne. Je voudrais la retenir, la forcer à rester près de moi, pressée contre moi mais .... J'ai des paquets pleins les bras et je reste là tout droit. "Prof ", me dit-elle ses deux mains sur mon bras, "Je suis heureuse." Je ne trouve rien à répondre, elle regarde mes lèvres mais je reste muet. Elle me secoue légèrement : "C'est fini, Michel,

vous êtes arrivé, sortez de ce cauchemar." En effet, comme si je me réveillais subitement, je dis ; "Vous êtes là Catheline." "Oui Prof, tout va bien maintenant." Je pose lentement mes bagages sans la quitter des yeux, Je tends les bras et la prends aux épaules. "Puis-je vous embrasser ici ? " Elle sourit et se penche ... Elle a eu un mouvement adorable de la tête pour dire oui. J'ai vu en desserrant les bras le regard amusé et attendri des derniers voyageurs qui nous dépassaient. Il y a aussi un peu d'étonnement en voyant cette élégante jeune fille et ce garçon misérablement vêtu. Un monsieur s'est même arrêté ; il nous regarde. Catheline suit ce regard et éclate de rire. Il y a d'énormes pièces aux coudes de ma veste et ma cravate a été coupée dans une doublure d'imperméable. Catheline, en riant, essaye de donner un air un peu convenable à ce nœud un peu ridicule, ses mains se promènent sur mon cou, puis sur mon visage brun et sale d'une nuit de chemin de fer—"Je suis désolé Catheline, mais . . ." elle a mis sa main devant ma bouche. J'ai ramassé mes affaires, elle me tient le bras. "Quelle importance, darling, je suis si heureuse . . ."

Moi aussi, moi aussi, moi-aussi, moi-aussi, répète la mouette ; moi aussi je suis heureux; moi aussi me répond l'écho; moi aussi, je vous aime, Catheline, dit le vent dans les pins ...

Ce soir je rentre lentement vers l'hôtel par les détours des petits chemins. Le bateau ne petit tarder, deux ou trois jours parait-il ; l'arrivée n'est pas loin, la gare, ensuite un taxi, et je reprends mon rêve.

Elle aura retenu une chambre pour moi quelque part, avec une salle de bains (quel plaisir un bain après cet inconfortable voyage en bateau). Montra-t-elle avec moi dans ma chambre ? Ce n'est pas convenable, bah ; nous sommes fiancés. "Fiancés." le mot me frappe. Vous êtes libre comme avant, m'a-t-elle écrit. Oui mais cela, aucune importance, c'était une sorte de jeu, elle a bien compris ce que je voulais et enfin en arrivant je préciserais que je . . . enfin que c'était une sorte de match que je voulais gagner. Elle aura compris et montera dans ma chambre, je l'embrasserai, je la tournerai dans mes bras et ... et qui sait, à quelques jours près quelle importance cela a-t-il ici . . .

"Mister Bridford !" —je suis encore canadien dans ce pays,— "Mister Bridford." Le garçon du bureau de l'hôtel m'appelle, il me tend une lettre avec force sourire : Catheline ! J'attends d'être dans ma chambre pour ouvrir, je monte vite et j'arrive essoufflé devant ma porte. C'est la première lettre de

Catheline ici, plus d'un mois que je n'ai rien reçu. Cette serrure ne marche pas, je m'énerve—la clé tourne enfin. Vite je referme derrière moi le verrou d'un rapide coup de main. Je ne veux pas déchirer l'enveloppe et cherche mon couteau en bousculant tout dans le tiroir de la table. Il n'est pas là, alors où ? Dans la poche de mon autre pantalon, sans doute ; il est suspendu, je jette la lettre sur le lit, elle tombe à côté. Comme c'est difficile de fouiller les poches d'un pantalon suspendu! Voilà, je tire la poche dépasse, la doublure est sale. Maintenant je suis assis. Je regarde les cachets. Celui d'Angleterre, cinq jours, plusieurs bandes de censure, j'ouvre. Londres —la date, six jours :

"Michel, je suis bien contente de vous savoir sur le chemin du retour. Je vous remercie de m'avoir donné si souvent de vos nouvelles, je serai toujours heureuse de recevoir vos lettres. Aujourd'hui je dois vous parler sérieusement, je le ferai sans détours sachant avec certitude que ces paroles ne vous toucheront plus beaucoup. Il y a quelque chose de nouveau dans ma vie, Michel, vous méritez la franchise : j'ai rencontré un homme que j'aime et qui désire m'épouser. Il m'a aidé à supporter l'idée et le fait de votre changement de sentiment ; j'ai compris qu'ensuite dans votre bouche les gentilleses et les mots tendres étaient forcés et que vous reculiez devant la vérité par égard pour moi. Je vous remercie. Vous êtes mon ami et je sais que je puis compter sur vous. Peut-être serai-je mariée lors de votre arrivée à Londres. Prévenez nous de l'heure et du jour, nous viendrons vous chercher. Je suis sûre que vous vous entendrez très bien avec mon fiancé. Je ne vous parle pas de lui, vous ferez vous même connaissance. J'y tiens.

\* \* \*

Londres, 3 juillet 1942. La gare d'Euston, un grand hall noirâtre. Le train d'Ecosse est arrivé depuis cinq minutes, le quai s'est vidé, seul un grand jeune homme est debout là, de bizarres paquets à ses pieds. Il est misérablement vêtu et semble fatigué. Il regarde le quai et l'énorme gare d'un air effaré ; plusieurs fois il passe sa main sale sur son front. L'employé attend à la sortie du quai le passage de ce bizarre voyageur avant de fermer la grille. Pourquoi diable ne vient-il pas ? Le vieil homme d'équipe se décide et s'avance lentement vers lui, le jeune homme a une main sur son visage et soudain le porteur a l'impression qu'il vacille et va tomber ; il

presse le pas. Quelques voyageurs sur le quai voisin se sont retournés et regardent la scène.

L'homme est tout près maintenant, il parle avec une singulière douceur parce qu'il voit bien que quelque chose ne va pas. "Puis-je vous aider ? " Le garçon a relevé la tête et lentement se décide à marcher ; le vieil homme est frappé par tant de tristesse. Il attrape comme il peut ces étranges paquets, Quel pauvre colis ! Sera-t-il payé ? Ah bah, tant pis, ce n'est pas lourd et vraiment il voit bien que quelque chose ne va pas.

Les gens du quai regardent encore un instant le jeune homme qui marche en se raidissant, le vieil homme qui porte les paquets, un instant; puis ils se retournent car il ne s'est rien passé. Ils sont mécontents comme si ce vieil homme par son geste les avait frustrés d'un spectacle qui leur était dû ; ils sont mécontents et se mettent à relire leur journal.

Il y a ce soir la fin d'une passionnante histoire d'amour que chacun suit depuis plusieurs semaines. Il ne leur reste que quelques lignes à lire, comme c'est dommage ! Et puis ce sont des phrases auxquelles on s'attend tellement ! "Je vous attendais," murmura-t-elle, "je vous aurais attendu ainsi toute ma vie, car si je vous aimais c'était parce qu'il n'y avait que vous sur la terre qui puissiez m'apporter un instant comme celui-ci."

Pierre LEFRANC

## CRITIQUES

Cette chronique ne pourra être un tableau des événements artistiques d'aujourd'hui, des expositions et des nouvelles pièces ; elle ne pourra non plus parler des tout derniers livres, car vous savez combien peu d'occasions nous avons de nous tenir au courant. Ce que nous pourrions faire de temps à autre, c'est de demander à un citadin de nous envoyer un aperçu de ce qui vient au jour et s'épanouit autour de lui. Nous n'y attachons pourtant pas un très grand intérêt car ce que nous aimons connaître ce sont les pensées qui viennent de nous, aussi bien sur ce livre dont les caractères ne sont pas encore secs, que sur cette pièce dont le souvenir ne nous a pas quittés. Actualité somme toute importe peu : des centaines de quotidiens s'occupent suffisamment d'elle.

## LES LIVRES

### **MONSIEUR MAUROIS N'EST PAS HEUREUX; OU LES NOUVEAUX SOUVENIRS D'ÉGOTISME.**

Je ne puis donner de citation du texte français dont je ne possède que la traduction publiée récemment par JONATHAN CAPE sous le titre : "CALL NO MAN HAPPY."

Octobre, 1941, quatre semaines avant Pearl Harbour. La résistance française dure déjà depuis seize mois. Mais la Californie est très calme et Monsieur André Maurois professeur au Mills Collège fête son cinquante-sixième anniversaire. De jolies Américaines, lui ont offert un ballet des héros de ses ouvrages, et les Nations Unies se font représenter par de charmantes étudiantes. La France s'étirole et Monsieur Maurois se sent vieillir. Le jubilé du professeur lui semble une apothéose, mais l'apothéose est au mieux le dernier degré de la gloire, souvent le premier degré du déclin. En arrêtant une autobiographie à ce point précis Monsieur Maurois se jugera quitte envers le public de ses années suivantes.

Le public est en droit de se demander quelle fin se propose Monsieur Maurois en écrivant ses mémoires. Pense-t-il comme Oscar Wilde n'avoir mis que du talent dans ses œuvres et du génie dans sa vie ? Personne ne nierait la première prétention, mais rien ne saurait justifier la seconde. Quand Gide écrivait Si le Grain ne Meurt c'était pour nous montrer que sa vie était en harmonie avec son œuvre, que sa morale et son esthétique n'étaient pas un jeu d'école. Mais du point de vue moral et esthétique il n'y a dans la vie et l'œuvre de Monsieur Maurois rien de révolutionnaire.

De même ne saurait-on dire qu'à l'exemple de Rousseau il cherche à se disculper des calomnies de ses ennemis : la carrière exceptionnellement

brillante de Monsieur Maurois n'a suscité aucune cabale et il n'est pas homme à les provoquer.

Rassurons, le public. Monsieur Maurois n'écrit pas pour lui enseigner un exemple. Selon lui il cherche à découvrir sous les personnages qu'il était la véritable personnalité ; Peut-être, n'y étant pas arrivé lui-même se décide-t-il à en laisser le soin au lecteur. Je pense qu'à son tour il avouera son impuissance, car Monsieur Maurois semble avoir poli autant que se pourrait les masques successifs de son moi. Aux lycées d'Elbeuf et de Rouen il est excellent élève et son prix d'honneur de rhétorique lui donne moins de satisfaction que la médaille d'éducation physique du Ministère de la Guerre. Pendant son service militaire la vie de caserne et de manœuvres l'enthousiasme et il se fait remarquer par les qualités de sous-officier. Devenu industriel, il se flatte d'être le rénovateur de l'affaire de famille. Écrivain en fin, il a tous les succès ; professeur, il pense que c'est la vocation dont il n'aurait jamais dû s'écarter. C'est vraiment trop de perfection.

Puisqu'André Maurois a jugé bon d'étaler au grand jour sa vie privée, il doit s'attendre à ce qu'il se trouve des gens pour le juger. Est-ce une sentence qu'il a décidé d'affronter ? Peu importe, le sort en est maintenant jeté, mais ces jeux-là sont toujours dangereux et il apparaît en fin de compte que des autobiographies de personnages vivants reviennent à élever sur le plan de la critique littéraire certaines animosités personnelles qui ne s'expriment en général que par de vulgaires potins. Je sais quelques personnes qui auraient du mal à retenir une plume avide de redresser la vérité et de combler certaines lacunes. Mais ces gens-là sont actuellement hors d'atteinte et n'auraient que peu de goût à se lancer dans une facile polémique. Aussi évitant tous ces écueils faut-il essayer de prendre un peu de recul et

d'analyser le livre de Monsieur Maurois comme nous le ferions de la "Vie d'Henri Brulard."

Mais ici je dois m'arrêter de nouveau car je songe que l'étudiant en passe de présenter un diplôme ou une thèse sur Stendhal, ou le "Beyliste" occupé à faire revivre son idole passe des mois à accumuler les documents les plus insignifiants sur la vie du romancier, que le plus petit témoignage est accueilli comme une trouvaille sans prix, qu'il n'est pas de détails qu'on soit en droit de négliger. Ce travail n'est pas non plus mon dessein avant tout parce que Monsieur Maurois n'est pas Stendhal.

Le rapprochement n'est tout de même pas sans intérêt. Stendhal a joué dans la formation d'André Maurois un rôle de premier plan. A l'âge où les jeunes gens reçoivent de leurs parents la permission et le conseil de lire la Chartreuse de Parme, Monsieur Maurois a eu la chance qu'il lui soit révélé par Alain. Le philosophe avait pour son élève de grandes ambitions, au lendemain de la parution de "Ni Ange Ni Bête" (qui n'eut aucun succès) il lui dit : "Vous avez très bien compris la leçon de Stendhal." C'est peut-être l'exemple de Stendhal qui l'a poussé à écrire ses mémoires. Pensait-il qu'une auto-biographie nous aiderait à comprendre "Bernard Quesnay", "Climats", "Le cercle de famille !" Le lecteur est surpris de voir que Monsieur Maurois se retrouve en Shelley et Disraëli, voir même en Lyautey aussi bien que dans Philippe Marcenat de "Climat" (ainsi Stendhal se retrouvait en Bonaparte et en Fabrice) mais à notre avis Philippe Marcenat tient plus de l'Adolphe de Benjamin Constant que de Julien Sorel ; et sans doute Monsieur Maurois nous approuvera-t-il lorsque dans toute son œuvre nous avouons notre prédilection pour "Climats."

Le chapitre quinze du livre est intitulé "La vie doit continuer." Après la mort de sa première femme Monsieur Maurois sent que sa véritable vie est terminée, et la poursuivre n'est plus qu'une obligation envers lui-même. Il n'en connaîtra désormais plus d'autres.

Au lycée à Elbeuf, il suivait sa vocation. Pour avoir connu le milieu où il a vécu, je puis dire qu'il n'était pas facile d'en sortir, d'abandonner l'usine et d'imposer à sa famille un mariage qui n'avait d'autre mobile que l'amour. Mais maintenant rien ne compte plus que sa carrière. Aux discussions de Pontigny, il préfère les bavardages des salons ; sans avoir le génie de Proust, il en adopte le snobisme ; sa gloire, lorsqu'il est reçu à l'Académie, est de voir réunies sous la Coupole "les plus belles femmes de Paris." Il s'éparpille en tournées de conférences aux Etats-Unis, en études littéraires superficielles, en biographies bâclées, comme son "Voltaire" ou ce "Chateaubriand" écrit pour Monsieur Doumic. Des noms propres de généraux, de pairs anglais, d'hommes politiques français et américains remplissent les dernières pages de son ouvrage.

Au milieu de tant de visites, de tant de correspondance, de tant de voyages, on se demande où il y a de la place pour la méditation. Mais peut-être l'écrivain y a-t-il renoncé ? Aveuglé par le souci de plaire, il a oublié au moment où il fallait choisir entre Vichy et l'Angleterre que "Bramble" l'a rendu célèbre et que son élection à l'Académie avait été une manifestation de l'Entente Cordiale. Pas une fois le nom du Général de Gaulle n'est prononcé. Il adopte une solution moyenne. En juillet 1940 il quitte Londres pour l'Amérique d'où il a même songé à regagner Vichy. Ce n'est qu'en 1943 qu'il rejoint officiellement en Algérie les forces de la Libération.

Monsieur Maurois n'est pas heureux . . .

Sans doute a-t-il regretté plusieurs fois d'avoir quitté l'usine qu'il administrait avec une maîtrise incontestée. A cette époque il avait publié "Bramble", il avait vécu "Climats". Peut-être malgré les difficultés de sa situation et de sa vie privée, serait-il arrivé à trouver un équilibre nécessaire à son talent et surtout à son caractère. Entre Alain et Lyautey il n'a pu devenir ni le penseur ni le chef. L'homme a cessé de vivre quand a disparu l'être à qui il a consacré sa vie. De tout cela que restera-t-il ? C'est la question que pose Monsieur Maurois au début de son livre. C'est aussi ce que se demande le lecteur en le refermant.

ANDRÉ BERNHEIM.

## SUR UNE ADAPTATION DE TURGUENEV

J'aime mieux commencer ainsi plutôt par un souvenir que par une critique. C'est une petite histoire autour d'une pièce qui, je crois, est encore aujourd'hui à l'affiche d'un grand théâtre de Londres.

C'est un fait que chaque jeune metteur en scène recherche au début de sa carrière des pièces nouvelles, et parfois même son souci de faire du nouveau le pousse à révéler des auteurs inconnus qui feraient mieux de le rester et des acteurs remarquables que personne à juste titre n'avait encore remarqué.

Je ne m'étais pas encore emballé pour quelque jeune comédien (ou comédienne, ce qui aurait été encore plus grave) et je cherchais à sortir du répertoire moderne traditionnel dont on nous avait rebattu les oreilles ; je ne me sentais pas assez sûr pour affronter le classique. Je furetais un peu partout. Cette recherche était difficile car on ne trouvait plus de livres, et il n'était, bien entendu, pas question d'en faire venir de l'étranger.

Je pensai au théâtre russe du 19<sup>ème</sup> siècle. Il me semblait peu connu ; le tout était de s'aventurer plus loin que Tchekhov. Je songeais tout de suite à Turguenev mais malgré tous mes efforts je ne trouvais aucune édition complète de son théâtre. Je m'entêtais pourtant et en parlais à un camarade russe qui était décorateur et surtout maquilleur plein de talent.

"Je suis tombé (me raconta-t-il) en feuilletant les fiches de la bibliothèque de l'Université, sur un vieux bout de carton portant un chiffre sibyllin accompagné du titre d'une pièce de Pirandello bien connue. J'inscrivis donc la référence sur ma demande de prêt. Je reçus un quart d'heure après un livre russe incroyablement poussiéreux dont la couverture était si vieille que son bleu était devenu blanc. Les pages n'étaient pas encore coupées. C'était un tome du théâtre de Turguenev."

"Du théâtre de . . . et naturellement vous avez rendu le livre en protestant. Bien entendu, vous ne savez pas où il est, ni son numéro. Ah c'est une chance !"

"Mon cher ami, ne perdez pas votre sang-froid, je ne suis pas encore complètement stupide. J'ai pris le livre, il traîne dans ma chambre, par terre, dans quelque coin. Je ne l'ai pas encore lu; si vous voulez, nous commencerons ce soir.

Il y avait en tout quatre pièces, deux étonnantes dont je vous parlerai un jour, une longue, tortueuse

et terne (*Le Parasite*), et une comédie de deux actes qui était incontestablement la meilleure.

Ses six tableaux se succédaient sans relâchement ; rien ne me semblait artificiel et la vie en était étonnante.

Nous relûmes plusieurs fois et chaque audition nous révélait des nouveaux sujets d'enthousiasme. Cette pièce avait-elle été déjà traduite en français ou en une autre langue ? Impossible de le savoir. Même chez les plus grands libraires personne n'avait entendu parler d' "Un Mois à la Campagne."

Je posais la question d'un air badin au théâtre, au patron et à mes camarades.

Non, personne ne connaissait. Même, me suis-je dit, si une traduction existe, rien ne peut m'empêcher d'en écrire une nouvelle.

Nous commençons donc à travailler. G. traduisait en évoquant d'un air nostalgique le charme prenant de la société russe, la culture et l'esprit de son pays.

Je lui demandai à quel âge il avait quitté la patrie de Turguenev.

"Ah", me répondit-il, "j'espère y retourner un jour, ma grande tristesse est de n'y avoir jamais vécu." Finalement son père, nanti des mémoires de son grand-père, vint faire revivre pour nous cette grande époque. On me montra des photographies jaunies, et les mains extrêmement mobiles et expressives de cet homme grand aux cheveux blancs ; ces mains et ce doux accent faisaient vivre devant mes yeux les grandes forêts, les châteaux et les isbas.

Le travail fut long mais c'était un tel plaisir que, lorsqu'au bout de deux mois l'adaptation put être considérée comme terminée, nous avions l'impression que quelques jours seulement nous séparaient de l'instant où le premier mot en avait été écrit.

Les croquis des costumes formaient déjà un gros dossier et je commençai tout de suite les projets de décors.

J'avais fait demander à la Société des Gens de Lettres et aux Auteurs Dramatiques si cette pièce avait fait l'objet d'une traduction. Je ne reçus jamais la réponse ; elle me fut faite près d'un an après par une affiche sur les murs de Londres.

\* \* \*

Avant de vous raconter ma soirée au St. James Théâtre, je vous dirai un mot de la curieuse petite sensation que je ressentis en lisant cette fameuse affiche.

Une assez grosse déception, beaucoup de jalousie et une énorme curiosité avec l'espoir que vraiment ce ne serait pas, "ça" et qu'il y aurait encore à faire sur cette pièce.

Je vais essayer d'être impartial mais je préférerais vous prévenir que mon objectivité était sujette à caution.

La trame en est très simple et comme c'est étonnant d'avoir créé toute une atmosphère sur une histoire aussi banale.

Le rideau se lève sur le salon du château qu'Yslaev possède sur ses terres aux environs de Moscou. Yslaev est un riche propriétaire, simple et compréhensif, presque uniquement occupé par la gestion de ses nombreux domaines.

Bien qu'il ne semble pas faire grande attention à la présence auprès de lui de sa femme Natalia, il écartera par la suite irrémédiablement ce qui surgira entre eux. Ce salon où se retrouvent tous les résidents des environs lorsque le rideau nous le dévoile est un petit univers équilibré. Il y a des sentiments et des espoirs derrière chacun de ces fronts mais personne au fond de soi ne souhaite un changement. Le voisin le plus proche, ami d'Yslaev, qui fait une cour sans espoir à Natalia, semble lui-même satisfait de son sort. La mère d'Yslaev joue aux cartes avec sa dame de compagnie ; son fils fuit son précepteur allemand qui veut lui donner sa leçon journalière, et Vera, la pupille de sa femme, joue avec sérénité du piano ; nous nous laissons ravir par cette calme et douce atmosphère où le badinage spirituel répond à la gravité de quelques accents. Pourtant certains propos désabusés de Natalia laissent entrevoir un feu étrange dans le cœur de cette femme heureuse.

L'équilibre est rompu par un timide précepteur, étudiant de vingt ans, venu de Moscou il y a quelques jours pour surveiller Kolia le fils de Natalia.

Son entrain et son habileté transportent d'aise son élève et Vera qui se joint à leur groupe. Bientôt la maison se remplit de ses exploits et Natalia que cette personnalité nouvelle intrigue, se penche sur lui et le regarde vivre.

Beliaev est son nom. Beliaev est alerte, fort, et plein d'élan ; Beliaev entraîne ses deux admirateurs dans une joyeuse sarabande à laquelle vient se joindre bientôt Natalia rajeunie et amoureuse. Son soupirant désesparé lui demande de regarder en elle-même. Et, ce qui est admirable, c'est la sincérité que cette femme recherche.

Ces dialogues avec l'homme qui n'a plus à espérer d'elle que cette amitié redoutable qui forme le mur infranchissable, ces dialogues sont d'une étrange profondeur et ce sont eux qui viennent nous ébranler au fond de notre fauteuil.

Beliaev est pour elle la vie qui s'engouffre par la porte et qui bientôt, tout de suite, avant qu'on ait le temps de la saisir, va s'échapper par la fenêtre pour la laisser, elle, Natalia, vieille et finie. Elle sent que c'est sa jeunesse qui fuit avec le passage de Beliaev et c'est là la raison qui lui fait négliger et presque écraser l'amour profond que le jeune homme a fait naître dans le cœur de sa pupille. Il y a une scène où Natalia parle de mariage à Vera. Il s'agit d'un propriétaire voisin, vieux, laid, mais riche. Vera, qui ne comprend pas, rit d'abord, puis l'horreur du calcul inconscient de sa tutrice la stupéfie et ses larmes révèlent à cette femme âgée qui est en face d'elle la profondeur de sa passion.

Voilà ; et au milieu de ce drame intime le héros se promène un peu insouciant, très maladroit et légèrement fat.

Natalia, effrayée, parle à cet homme qui attend depuis plus d'un an un geste d'elle ; Natalia parle à Rakitin car entre eux maintenant une sincérité un peu brutale règne. Rakitin pour la première fois se plaint et la femme d'Yslaev, poussée par un besoin de protection, de compréhension, et de paix, tombe dans ses bras et c'est alors que son mari rentre par mégarde.

Il conserve son calme, mais le lendemain exige doucement de son ami Rakitin l'explication promise. Rakitin aime sa femme ; il le dit ; c'est tout. Il décide de partir. Natalia se reprend et décide aussi le départ du précepteur, car elle sait que rien ne la retiendra maintenant.

Ah, comme cette scène est drôle et poignante ! Natalia ne réussit qu'à attirer Beliaev que l'amour de cette femme, dont il dépend socialement, trouble et transforme.

Rakitin veille et finalement emmène avec lui le jeune homme. Son amour est perdu par respect de l'amitié qui le lie au mari de Natalia. Beliaev ne peut rester.

Vera épousera-t-elle le propriétaire voisin vieux, laid et riche ? Par désespoir elle accepte ce mariage, mais peut-être que le départ de Beliaev épargnera ce sacrifice inutile.

A la première lecture l'atmosphère d' "Une Note de Musique" de Rosamond Lehmann m'est revenue en tête et si vous avez lu ce livre, vous pourrez

facilement pénétrer les sentiments de Natalia. Bien entendu le milieu est totalement différent mais les valeurs sont les mêmes.

Autour du principal dessin s'harmonisent quantité d'autres motifs décoratifs. Turguenev a voulu nous montrer, après l'image du lever du rideau, combien chacun de ces gens était pris par des sentiments et des désirs. Depuis la mère d'Yslaev et sa dame de compagnie jusqu'au précepteur allemand, en passant par la petite soubrette.

Il faut aussi que je vous montre un étrange personnage, un docteur, cynique commentateur des actions de chacun. Est-ce là Turguenev qui parle ? Est-ce un chœur antique sous une forme nouvelle ? Ce médecin vient nous voir, et en un petit dialogue impayable de précision et d'esprit, il remet les personnages en place et les sentiments dans leur gaine. Le docteur Shpigelsky est un peu sans scrupules et un peu intéressé mais il est si spirituel ! Il se construit une petite aventure et épouse finalement la dame de compagnie. Il est pour beaucoup, d'ailleurs, dans l'intrigue qui doit unir Vera et le propriétaire voisin vieux, laid et riche, cela pour un trio de chevaux et une voiturette dont il a bien besoin pour visiter ses malades qui, nous affirme-t-il, ne meurent malgré tout pas toujours.

Voilà la pièce telle qu'elle m'a enthousiasmé. Bien entendu, Emllyn Williams, l'adaptatrice, n'y a rien changé. Il n'en est pas de même de la mise en scène car là je pense qu'il y a une transformation de commise.

Ce que je reproche surtout c'est que nous ne sommes ni en Russie ni ailleurs, ni il y a cent ans ni maintenant. Il n'y a que l'atmosphère des mots. Décorateurs et costumiers se sont peu préoccupés de l'époque d' "Un Mois à la Campagne."

Le décor du salon est absolument sans visage. Il en est de même de la plupart des costumes à l'image du domestique mâle de la famille en tablier et gilet rayé.

Le changement de décor est ingénieux, presque silencieux, en tous cas rapide pour la transformation qu'il apporte à la scène. Un élément tourne et l'on approche le petit pont que l'on voit d'abord derrière les grandes fenêtres. Ce décor du jardin est nettement supérieur mais je crois que l'on pouvait en tirer un bien plus grand parti ; ne serait-ce qu'en imaginant au lieu d'un simple banc rectiligne une petite tonnelle en demi-cercle surélevée, ce qui donnerait au comédien une diversité d'attitude que cet élément de métro ne permet pas.

Un défaut général est grave, c'est la lumière. Existe-t-il des gens qui s'occupent de l'éclairage dans ce théâtre ? Rarement le plein feu n'aplatit pas complètement les physionomies et les meubles. Que penseriez-vous d'une grande branche au proscenium dont l'ombre se découperait sur l'escalier prétentieux mais utile qui mène au pont ?

Je pourrais développer quantité d'autres suggestions mais, comment vous dire, c'est tellement bon de ce qu'il fallait faire que ces petits détails sembleraient d'une autre pièce, si ce n'est d'un autre monde—un monde plein de goût, de fantaisie, de musique et d'esprit. Comment peut-on croire qu'un milieu aussi fin et cultivé dont les répliques en français et en anglais volent au-dessus du texte russe soit aussi peu fantaisiste et aussi plat dans sa manière et dans son cadre.

Ce qui manque à tout instant et qui est impardonnable, c'est la Russie de 1850. Pourquoi n'a-t-on pas fait appel, si personne d'autre ne pouvait le faire, à un de ces géniaux metteurs en scène contemporains. Et quel symbole aurait pu être un monde Russe, avec sa poésie et sa passion, recréé au milieu de Londres, l'alliée reconnaissante de Moscou de 1942 admirablement héroïque.

Le jeu : Rendons hommage à une pièce qui résiste à une telle interprétation, et ne cherchons d'autres classements que celui de l'entrée en scène.

Frédéric Schiller (Shaaf), le précepteur allemand de Kolia, est très amusant, reconnaissons lui cette qualité.

Annie Esmond, la belle-mère de Natalia, mère d'Yslaev, est aussi très amusante et l'on pouvait certainement exploiter un peu plus un jeu très intelligent.

Winifred Hindle, sa dame de compagnie, est bien dans son rôle et donne à son personnage un peu effacé un sens remarquablement précis.

Je réserve Natalia pour la fin et passe à Michael Redgrave qui joue Rakitin. Ce comédien est si sûr de lui qu'il se satisfait pour tout exprimer d'un coup de menton et d'un lent croisement de bras en balançant le buste de droite à gauche. C'est le principal rôle masculin ; il ne semble pas s'en apercevoir, le Public non plus.

Arrivons à Beliaev (Tom Gill) qui détruit toutes ses qualités physiques par un manque de naturel absolument complet. Affecte-t-il l'accent d'Oxford ou bien pense-t-il que le principal caractère de la fougueuse jeunesse soit le snobisme ?

Quant au docteur, lui aussi est très drôle mais il semble uniquement rechercher "l'effet" et dans ce but il distille toutes phrases sans distinctions de valeur. Un procédé donnera peut-être un résultat étonnant mais faux ; du procédé sans arrêt donne un résultat désastreux. De plus quel est le metteur en scène qui recommande à l'acteur de regarder le Public avec insistance ? (Ronald Squire).

Isolde Denham joue le rôle de Vera, la pupille de Natalia. Cette jeune fille ferait bien d'oublier les cours d'articulation ; un rôle n'est pas uniquement un exercice d'élocution.

Le mari de Natalia (Michael Shepley), par contre, bien qu'un peu emphatique, paraît avoir compris son rôle.

Mes compliments à Katia (Jacqueline Clarke) ; c'est une excellente comédienne. Quels rôles elle trouverait dans Molière !

J'aborde maintenant Natalia (Valérie Taylor) ; il y a beaucoup à dire mais je serai bref. Cette construction, car c'en est une, et c'est là une erreur irréparable, est loin d'être mauvaise. Mais Natalia joue et ne sent pas, c'est tout dire. Elle ne joue pas mal mais ne pleure pas, elle ne rit pas mal mais n'est pas gaie. C'est terrible, car le caractère de cette femme est la sincérité. Elle fait tourner la pièce en pensant à autre chose, et avec un terrain pareil c'est impardonnable.

La plus grande partie des détails de la mise en scène est mauvaise. Je ne puis vous parler du texte anglais, ne connaissant pas suffisamment cette langue. C'est regrettable car c'est là une matière très importante.

En terminant je dirais que seul Turguenev mérite du succès; il mérite que vous alliez voir "Un Mois à la Campagne" au St. James Théâtre parce, que vous verrez ce qu'il ne faut pas faire même avec une pièce remarquable.

P.L.

## DE FOURRAGERE EN FICELLE

Par définition cette loge de concierge est vide dans le 1er numéro. Mais comme nous ne sommes pas sûrs que ce titre assez alambiqué soit expressif nous ajoutons ce petit commentaire.

C'est pour nos anciens et puis pour nous plus tard, même pour ceux qui ne l'auront pas, cette fameuse ficelle, que cette place est réservée. Nous nous éparpillerons comme nos aînés un peu partout et peut-être retrouverons nous avec plaisir une place

pour prodiguer des conseils aux nouveaux, rechercher d'anciens collègues introuvables ou rappeler un souvenir d'école particulièrement piquant, enfin satisfaire quantités de desiderata fort naturels.

Adresser tout le courrier, demandes, adresses, à  
RAYMOND VITTE,  
7ème Section O.C.T.U.,  
Ribbesford Hall,  
Bewdley, Worcs.

